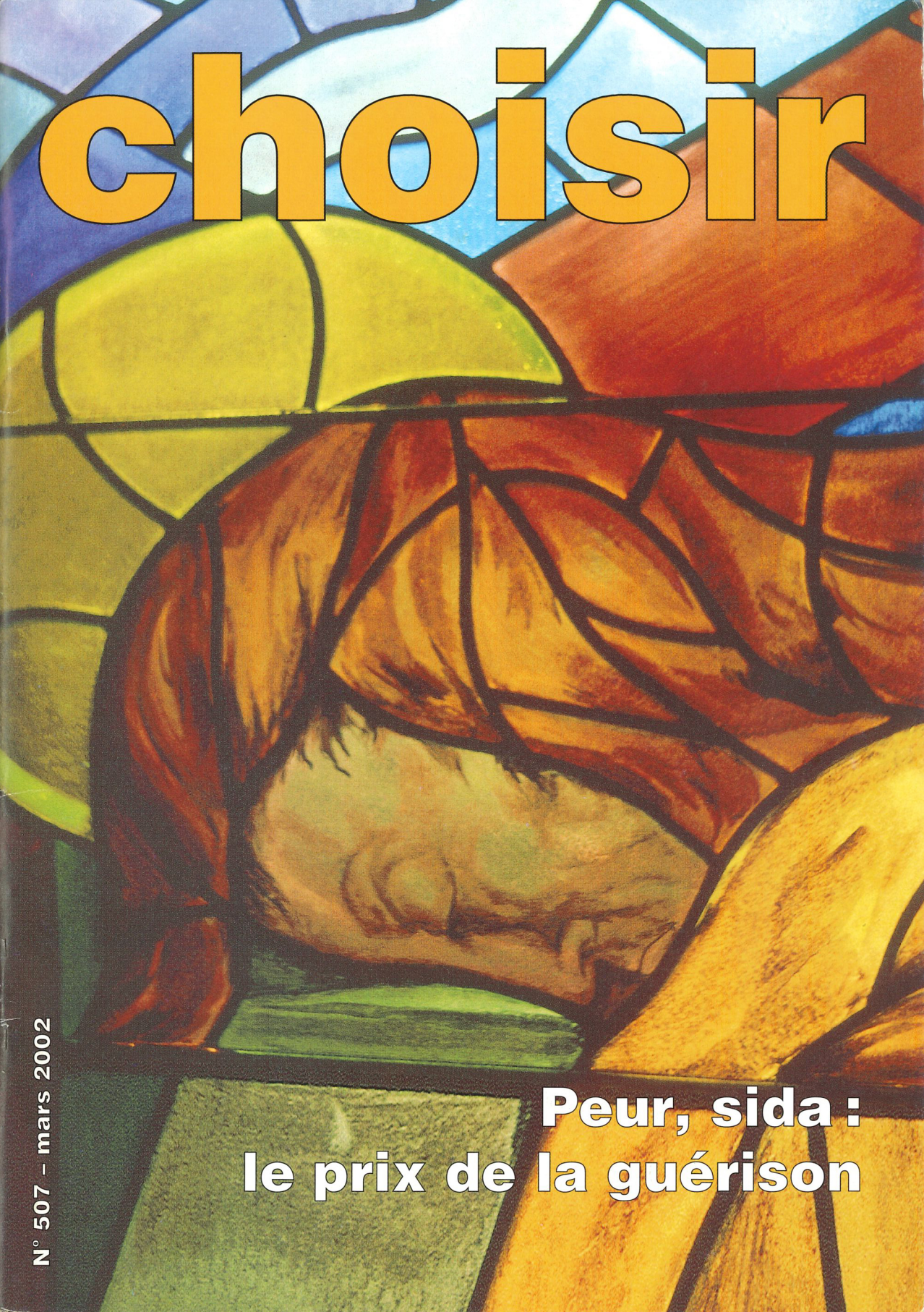
# choisir



## Peur, sida : le prix de la guérison

N° 507 – mars 2002

# Sommaire

**choisir**
**revue mensuelle**

**Revue de pères jésuites**

**Adresse**
rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827 46 76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827 46 75
fax 022/827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

**Directeur**
Albert Longchamp s.j.

**Rédaction**
Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

**Conseil de rédaction**
Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

**Mise en page et imprimerie**
Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322 14 60

**Bibliothèque**
Axelle Dos Ghali

**Documentation**
Marie-Thérèse Bouchardy

**Promotion**
Robert Decrey

**Administration**
Geneviève Rosset-Joye

**Abonnements**
1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–

**Prix au numéro :** FS 8.–
En vente dans les
librairies Payot

**choisir** = ISSN 0009-4994

**Editorial**
2 **Appel à la compassion** *par Pierre Emonet*

4 **Actuel**

**Spiritualité**
8 **L'épouvantail pastoral** *par Marc Donzé*

**Eglise**
9 **Pâque, «la» fête des anciennes communautés chrétiennes** *par Attila Jakab*

**Economie**
12 **Marché des médicaments, les brevets vacillent** *par Jacques Mirenowicz*

**Politique**
17 **Sida, le pire est devant nous** *par Rik De Gendt*

**Psychologie**
21 **Le drame de l'enfant-soleil** *par Claude Piron*

**Cinéma**
26 **Les leçons d'illusion** *par Guy-Th. Bedouelle*

**Expositions**
29 **Alberto Giacometti : œuvres de la maturité** *par Geneviève Nevejan*

**Lettres**
32 **Le diamant français** *par Gérard Joulié*
36 **Evangile selon Judas** *par André Durussel*

**Livres ouverts**
39 **Hypothèses délirantes et pernicieuses** *par Jean Civelli*

45 **Livres reçus**

**ILLUSTRATIONS**
Couverture : Pierre Emonet, vitrail (chapelle de La Pelouse, Bex)
p. 7 : Swissaid ; p. 14 : A. Pinoges/CIRIC ;
p. 19 : Ph. Lissac/CIRIC ; p. 23 : Vincent Murith ;
p. 27 : Frenetic Films ; p. 30 : Fondation de l'Hermitage ;
p. 34 : B. N. Paris ; p. 37 : Jean Mohr
**Les titres et intertitres sont de la rédaction**

# Appel à la compassion

On connaît le mot un peu provocateur de Dostoïevski : si, par impossible, il avait à choisir entre le Christ et la vérité, il resterait avec le Christ. On pourrait élargir le propos en mettant en concurrence le Christ avec la «tradition» des intégristes, la «morale» des puritains, «l'autorité» des clercs ou avec tout autre règlement qui fait écran à la compassion. Autant de trahisons du message évangélique, récupéré par les uns et les autres au service d'une idéologie, d'un pouvoir ou d'une institution. Dans ses disputes avec les Pharisiens, Jésus leur avait déjà reproché de préférer des principes et des traditions humaines à la parole de Dieu. C'était bien là leur drame : ils sont passés à côté de la «Bonne Nouvelle», préférant rester enfermés dans le carcan d'une loi qui aurait pourtant dû les conduire vers la liberté. Préférer une structure humaine au commandement divin, le risque n'est pas illusoire pour toute institution religieuse qui tente de gérer les relations entre Dieu et les hommes.

Le Dieu judéo-chrétien s'est révélé comme celui qui se laisse émouvoir par le cri de son peuple. La première rencontre avec Dieu se passe sur fond de détresse : Dieu est celui qui, loin de faire la sourde oreille, se penche sur la souffrance des hommes. A Moïse qui lui demande son nom, il se présente comme celui qui marche avec eux au rythme de l'histoire, pour rejoindre chaque génération à l'endroit même où elle souffre : problèmes de stérilité et de descendance pour Abraham, d'avenir compromis pour Jacob, d'esclavage pour Moïse, d'exil pour les déportés de Babylone, d'injustices sociales et politiques pour les Prophètes. A chaque pas, la souffrance du monde révèle un Dieu de tendresse et de compassion.

Pour les chrétiens, la compassion de Dieu prend corps en Jésus-Christ. Son existence et sa mission sont une «Bonne Nouvelle» destinée à ceux qui souffrent, physiquement, certes, mais aussi moralement.[1] Pas seulement les innocents, mais aussi les pécheurs. Face aux hommes et aux femmes qu'il rencontre, une chose intéresse Jésus : toucher leur souffrance pour la soulager. Pour rassurer les pécheurs, exclus du culte, et leur dire que Dieu est toujours avec eux, il s'assied à leur table et partage leur repas sans poser de conditions, transgressant ainsi les lois casher. A Jéricho, au scandale des bien-pensants, il s'invite spontanément chez Zachée, un personnage très critiqué. Dans la salle à manger d'un Pharisien, il se laisse approcher - et même plus ! - par une femme de petite vertu pour bien montrer que l'amour qui l'habite vaut mieux que la vie agitée qu'elle mène et que la raideur de son hôte. Jamais une attitude moralisatrice, pas de catéchèse insupportable, encore moins de menaces et de châtiments brandis.

L'Eglise a recueilli l'héritage du Christ. Dès qu'il s'agit de la souffrance du monde, elle a pourtant bien mauvaise presse auprès de nos contemporains. Que ce soit le sida, le divorce, la famille éclatée, l'échec d'une vie sacerdotale, la division entre chrétiens, chaque fois l'institution réagit de façon déconcertante. A quelques honorables exceptions près, présentes surtout dans les discours de Jean Paul II, elle donne la pénible impression que ces

souffrances ne lui inspirent que des propos moralisants, des mises en garde, des rappels à l'ordre, des menaces. Il suffit de parcourir les documents édités par les dicastères romains pour s'en convaincre. Comme si, trop attentive à se protéger et à défendre une idéologie - pas nécessairement la foi -, elle choisissait la vérité, abandonnant la compassion du Christ à l'initiative privée des fidèles, d'une Mère Teresa, d'un abbé Pierre, d'un Jean Vannier, d'une Sœur Emmanuelle et de tant d'autres dont la vie et l'engagement sont une bonne nouvelle pour le monde.

La demande expresse adressée récemment aux avocats catholiques de se tenir à l'écart des causes de divorces est difficilement compréhensible. Elle résonne comme une invitation à prendre le chemin du lévite et du prêtre, qui, sur la route de Jéricho, évitent l'homme blessé par souci de pureté légale. Le bon Samaritain compatissant ne pourrait-il pas être catholique ? Ecarter des sacrements des hommes et des femmes qui, après un échec conjugal, ont le courage de recomposer une famille chrétienne souvent exemplaire est ressenti comme un déni social de compassion. Le reproche est grave, j'en conviens. C'est pourtant ainsi que l'opinion publique le voit et bien malin qui saura dissiper le malaise. Personne ne conteste que la vérité est la première charité et qu'il faut attaquer le mal à la racine en luttant contre les causes de ces maux. Il faut, certes, faire ceci sans pour autant omettre cela.

Le billet que Marc Donzé nous confie ce mois-ci risque de donner raison à ceux qui reprochent à l'institution d'avoir oublié la compassion. En brandissant la pire des peurs, celle de l'enfer, les hommes d'Eglise ont terrorisé des générations de fidèles. Tant et si bien que, jusqu'à aujourd'hui, un méchant virus traîne dans le fond de bien des consciences des braves gens, empoisonnant leur relation avec Dieu. Quel rapport entre ce terrorisme et l'Evangile de Jésus-Christ ? Une menace, même bien intentionnée, ne constituera jamais une «bonne nouvelle».

Chaque année, la Semaine Sainte - la Grande Semaine, comme chante la liturgie - recentre la communauté sur l'essentiel : la célébration du Christ mort sur la croix, à cause de sa compassion pour une humanité faible et pécheresse, ressuscité par le Père en signe d'approbation.

**Pierre Emonet**

[1] «L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté» (Lc 4,18).

## Bâle-Ville, trop d'églises

**Info** En raison du recul de ses membres et de la baisse des recettes des impôts ecclésiastiques, l'Eglise catholique de Bâle-Ville (RKK) songe à réaffecter ou vendre des églises. Les sorties d'Eglise ont été massives dans le demi-canton, bien au-dessus de la moyenne suisse. Aujourd'hui, sur une population de 198 000 personnes, Bâle-Ville ne compte plus que 35 000 catholiques. Les églises ne sont donc plus utilisées aussi intensivement qu'à l'époque où elles ont été construites, or leur entretien coûte cher.

Pour la RKK, il ne faut pas les garder «pour de pures raisons nostalgiques». Par contre, assure-t-elle, afin de ne pas blesser les sentiments religieux des fidèles, s'il devait y avoir une nouvelle affectation de certains bâtiments à des usages profanes, celle-ci respecterait la dignité des lieux.

## Jean-Dominique Barthélemy

**Info** Le Père Jean-Dominique Barthélemy, dominicain, professeur émérite d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Université de Fribourg de 1958 à 1991, est décédé le 10 février dans cette même ville.

Né en 1921, en Vendée (France), Jean-Dominique Barthélemy fut un très grand spécialiste de la Bible, à la fois doué d'une exceptionnelle érudition et d'un esprit de synthèse. Reconnu pour ses études novatrices sur le texte grec de la Bible hébraïque et pour sa contribution à la critique textuelle de l'Ancien Testament, base indispensable pour tous les traducteurs de la Bible, il fut le rédacteur des trois volumes du *Rapport final du comité pour l'analyse textuelle de l'Ancien Testament hébreu*, institué par l'Alliance biblique universelle, publiés de 1982 à 1992 aux Editions universitaires de Fribourg.

A côté d'une œuvre scientifique très importante, J.-D. Barthélemy sut communiquer une théologie biblique. «Je suis arrivé à la conviction que des monceaux de sérieux critique risquent de cacher ce qui est le sérieux fondamental de l'Ecriture sainte : une parole de Dieu adressée à son peuple d'aujourd'hui, c'est-à-dire à vous et à moi», écrivait-il en 1963 dans un petit ouvrage intitulé *Dieu et son image, ébauche d'une théologie biblique*, qui rassemblait des conférences données à un large public, en 1960-1961, à Fribourg.

## Marga Bührig

**Info** La théologienne protestante Marga Bührig est décédée le 14 février à l'âge de 86 ans. Figure marquante de la théologie féministe en Suisse, militante pacifiste, elle fut l'une des fondatrices des Femmes pour la paix et de la Fédération des femmes protestantes de la Suisse. Ancienne coprésidente du Conseil œcuménique des Eglises (de 1983 à 1991), Marga Bührig avait été nommée en 1998 docteur honoris causa de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Bâle. En 1997, une fondation portant son nom a été créée pour aider et encourager des étudiantes et des chercheuses qui travaillent dans le domaine de la théologie féministe.

## Utérus artificiel

**Info** Des chercheurs américains ont réussi à fixer un embryon dans un utérus artificiel. L'expérience a ensuite été interrompue. Mgr Elio Sgreccia, vice-président de l'Académie pontificale pour la vie, a commenté cet événement sur Radio Vatican, le 11 février, le qualifiant de double erreur : «La procréation humaine intervient hors de l'acte sexuel, mais aussi hors du corps de la femme.» Soulignant que l'enfant à naître tombe ainsi à la merci de la technologie, il a mis en garde sur l'absence de rapport psychologique entre l'enfant et sa mère dans une telle situation. «Si ce que les psychologues disent est vrai, à savoir que l'inconscient se développe surtout dans la phase prénatale entre la mère et l'enfant, alors la déshumanisation est en cours.»
Mgr Sgreccia a encore déclaré que, paradoxalement, cette expérience a mis en évidence «la vraie nature de l'embryon humain, son individualité humaine, sa capacité à se développer de façon autonome dès le moment de la fécondation».

## Troisième Concile Vatican

**Info** L'évêque de Breda (Pays-Bas), Mgr Martinus Muskens, a réclamé, début février, lors d'une émission télévisée aux Pays-Bas, un nouveau Concile du Vatican. Constatant qu'il y a au sein de la curie romaine des opinions divergentes sur un certain nombre de questions, il pense que l'Eglise n'est plus dirigée et que le mauvais état de santé du pape y est pour quelque chose.
Connu pour son engagement social, son non conformisme et son franc parler, l'évêque néerlandais estime que Jean Paul II devrait donc démissionner. Il relève que le pape lui-même avait insisté, en 1983, pour qu'il y ait dans la nouvelle mouture du droit canon l'inscription de la possibilité d'une démission du pape. L'an passé, l'évêque avait déjà réclamé une limite d'âge pour les papes.
Une idée reprise par l'historien du droit Hans-Jürgen Becker. Dans une interview donnée en janvier à l'agence de presse catholique allemande KNA, le professeur de Ratisbonne estime qu'une telle mesure permettrait au chef de l'Eglise d'exercer son ministère sans risque de surmenage. Il relève qu'au cours de l'histoire, un seul pape a démissionné, saint Célestin V, qui régna d'août à décembre 1294. Sa démission avait provoqué une crise, la légalité des actes de son successeur étant contestée. Depuis, la réflexion sur cette question est restée figée.

## Erythrée - Ethiopie

**Info** Les chefs religieux érythréens et éthiopiens (orthodoxes, catholiques et musulmans) se sont rencontrés le 13 février à Asmara (Erythrée). La réunion a été rendue possible grâce à la médiation de l'organisation non gouvernementale Norwegian Church Aid. Pour l'envoyé spécial du secrétaire général de l'ONU dans la Corne de l'Afrique, cette rencontre est un pas important au développement de relations pacifiques entre les deux pays.

## Anglicans et ventes d'armes

**Info** Le projet de loi sur l'exportation d'armements a fait l'objet d'un intense débat au parlement britannique. Dans une lettre ouverte publiée le 4 février dans *The Time,* l'évêque d'Oxford, Richard Harris, a déclaré que les exportations d'armes vers le tiers-monde doivent subir des restrictions afin de prévenir des ventes irresponsables qui épuisent les ressources des pays pauvres. La lettre a été cosignée par plus de quarante évêques anglicans, dont Mgr George Carey, archevêque de Canterbury. Mgr Harris a cité l'exemple de la vente à la Tanzanie, pour 28 millions de livres, d'un nouveau système de contrôle du trafic aérien militaire.

## Sites web sur les religions

**Info** Les médias traditionnels sont souvent la propriété de grands groupes fortunés, peu portés vers les idées novatrices et les remises en question de l'ordre établi. Aujourd'hui, grâce à Internet, des petits groupes minoritaires peuvent se faire entendre d'un vaste public, au-delà de leur territoire, et établir des réseaux d'échanges et de réflexions.
«Réseau et foi», un petit regroupement de catholiques du Québec, formé d'ardents défenseurs d'une pastorale adaptée aux valeurs positives de la modernité, publie sur la toile des textes et documents interpellant l'Eglise, par exemple sur l'ordination des femmes ou l'absence de démocratie (www.culture-et-foi.f2s.com).
Autre site intéressant, celui consacré aux religions et mis au point par Jean-François Mayer. Ce spécialiste fribourgeois des sectes a expliqué dans le quotidien *La Liberté* (18.01.02) que son but est de jeter des ponts entre recherche académique et médias, «de transmettre de façon claire et synthétique à un plus large public les résultats de recherches souvent confinés aux colloques universitaires ou à des revues spécialisées» (www.religioscope.com).

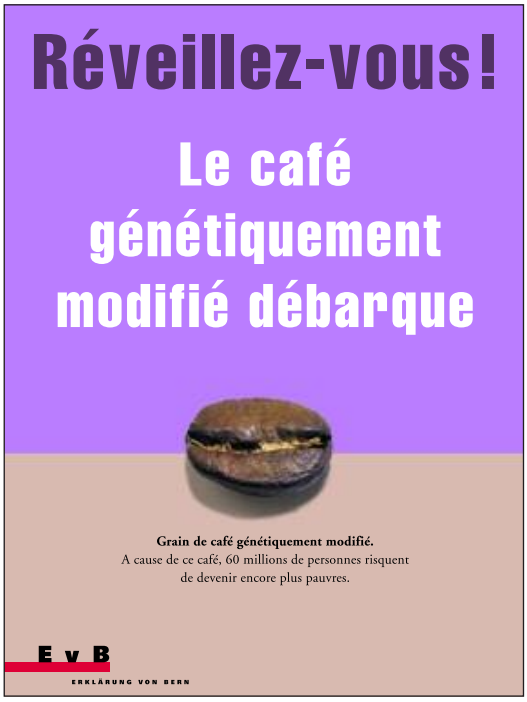
## Pauvreté en Europe

**Info** La pauvreté est un phénomène à plusieurs visages. Même dans les pays soit disant riches et prospères, elle existe et elle détermine les conditions de vie individuelle, les relations sociales, les activités économiques, ainsi que les options politiques. Caritas Europa le démontre dans son premier rapport annuel sur *La pauvreté en Europe*, qui comporte une analyse détaillée de la situation dans quarante-trois pays européens. Le rapport montre comment la pauvreté devient chronique et structurelle. Par exemple, un enfant sous-alimenté tombe facilement malade et manque donc souvent l'école ; plus tard, il aura de la peine à trouver un travail bien rémunéré et ... à nourrir correctement ses propres enfants. C'est le cercle vicieux de la pauvreté. Ainsi, «la pauvreté signifie plus que manque d'argent, explique Francesco

Vencato, responsable du projet de recherche. Elle est tout autant liée aux accès défectueux aux besoins élémentaires (comme l'eau potable, les soins médicaux ou l'éducation), qu'à la vulnérabilité et à l'exclusion sociale. En bref, la pauvreté se manifeste partout où des gens n'ont pas la possibilité ou l'autorisation de prendre eux-mêmes leur développement en main.» Ainsi les statistiques du rapport présentent par exemple l'énorme différence entre les salaires des femmes et des hommes.
Ceci implique que la lutte contre la pauvreté et, mieux, son éradication demandent plus que des activités «charitables». Caritas Europa formule des recommandations politiques à l'intention des pays européens et de l'Union européenne, concernant principalement les politiques familiale, d'emploi et de formation, relatives aux personnes âgées, les soins à domicile, les pensions (en particulier en Europe centrale et orientale), la solidarité de l'Union européenne avec ses voisins de l'Est, les fonds structurels, les échanges économiques.
*Pour commander le résumé du rapport et ses recommandations : Caritas Europa, 4, rue de Pascale, 1040 Bruxelles, Belgique ; ☎ ++32 2 280 02 80 ; fax : ++32 2 230 16 58 ; e-mail : info@caritas-europa.org.*

## Café génétique

**Info** La firme américaine International Coffee Technologies Inc. (ICTI) met au point une technologie qui lui permettra de contrôler le processus de maturation du café. Normalement, les cerises de café mûrissent à des moments différents et il faut donc à chaque passage dans la plantation ne choisir que celles qui sont mûres. La cueillette doit se faire à la main. Un travail qui assure un revenu à des millions de personnes dans les pays du Sud. Or ICTI vise à inventer un procédé qui assurera la maturation simultanée des cerises, et donc une récolte mécanisée. Pour ce faire, ICTI développe des caféiers dont le processus de maturation des fruits est bloqué jusqu'à ce que les arbres soient pulvérisés avec de l'éthylène.
«La mise sur le marché de cette technique poussera les petits cultivateurs et cueilleurs à la faillite», explique Swissaid. Aussi l'organisation non gouvernementale suisse a-t-elle lancé une campagne préventive de signatures de cartes postales, pour témoigner du refus des consommateurs de boire ce café.




*Pour commander des cartes à Swissaid : ☎ ++41 21 626 41 04, ou à travers le site web : www.swissaid.ch.*

# L'épouvantail pastoral

«J'ai peur de l'enfer… j'ai peur que le Seigneur ne m'accueille pas.» J'entends souvent ces paroles. Ce ne sont pas forcément des mécréants qui les articulent. Maintes fois, ce sont des personnes très droites, qui essaient de vivre l'Evangile au plus près de leur conscience ; par ces mots, elles expriment une angoisse réelle et profonde. D'où vient cette peur ?

De l'attitude de l'Eglise, hélas ! Pendant des siècles, on a utilisé la pastorale de la peur ; des historiens comme Jean Delumeau l'ont montré. On a menacé les gens des pires châtiments, même pour des peccadilles. On a peint les peines de l'enfer sous des traits abominables. On a caricaturé Dieu en juge sévère et impitoyable. Bien des prédicateurs se sont donné l'air de censeurs rigoureux. Les catéchistes n'ont pas manqué d'utiliser la férule, les coups et les punitions. Des confesseurs pouvaient refuser des absolutions sans vrai dialogue, sans entrer avec empathie dans la problématique de celui qui venait avec son péché.

Le but de tout cela ? Etait-ce l'honneur de Dieu ? Peut-être ! Mais, plus sûrement, cette menaçante sévérité servait à garder la cohésion de l'ordre moral. Elle servait aussi à garder la présence des gens à l'église… puisque ne pas aller à la messe le dimanche relevait du «péché mortel». Intentions louables, certes, mais les moyens utilisés étaient catastrophiques : entrave de la liberté par la peur, répression lourde, au moins à certaines époques. Dostoïevski l'a bien montré dans *La légende du grand inquisiteur*. Or la fin ne justifie pas les moyens ; c'est un des principes fondamentaux de la morale.

Que le lecteur veuille bien croire que je ne ressors pas de vieilles lunes ! De cette peur, il reste des traces aujourd'hui encore, plus nombreuses et plus graves que je ne l'imaginais. De plus, la tentation est récurrente pour l'autorité ecclésiale de se muer en censeur du siècle plutôt que d'annoncer la Bonne Nouvelle avec miséricorde.

Concrètement. Voici quelqu'un, dans la cinquantaine, qui a subi au catéchisme un curé si sévère qu'il faisait trembler tout le monde ; qui a dû essuyer le refus d'une absolution, alors que le confesseur ne l'a pas écouté jusqu'au bout. Résultat : le sentiment profond que Dieu ne l'aime pas et ne saura pas l'accueillir ; pire encore, une angoisse viscérale, comme si le sol allait se dérober pour laisser place au trou noir de l'enfer. Cette personne pourtant aime Dieu et fait tout ce qui lui est possible pour se mettre au service de ses frères et sœurs ; il ne devrait y avoir aucune crainte objective que Dieu ne l'accueille pas. Mais voilà, les blessures portées à la profondeur de l'âme sont terribles. Elles suintent très longtemps. Elles vont bien au-delà du rationnel et du maîtrisable. Mille fois, cette personne a entendu le message de la miséricorde de Dieu. Cela n'a pas (encore) suffi. Qui saura trouver le chemin pour guérir la profondeur de l'âme ? Qu'il me le dise.

Prenons bien garde à ce que nous disons. Et plus encore à la manière dont nous le disons. Qu'en tout transparaisse l'amitié de Dieu pour chacun des hommes.

**Marc Donzé**

# Pâque, «la» fête des anciennes communautés chrétiennes

**par Attila JAKAB,* Genève**

*Suivant les Evangiles, Jésus de Nazareth est mort sur la croix, à Jérusalem, à l'occasion d'une Pâque juive. Or la célébration et la signification de cette fête connaissaient une certaine diversification au sein du judaïsme de l'époque. Cette variété s'est retrouvée dans les premiers temps du christianisme. Il n'en demeure pas moins que «la Pâque était pour ainsi dire tout». Cette fête pratiquement unique commémorait «l'histoire entière du salut, de la création à la parousie», et elle était «le lieu où s'élaboraient certaines composantes essentielles de la vie de la Communauté» : liturgie, exégèse typologique, catéchèse, théologie.*[1]

Si un caractère plus rituel et sacrificiel prévalait en Palestine (c'est Dieu qui passe et sauve), les juifs hellénisés de la diaspora avaient développé une conception plus morale et spirituelle de la fête (c'est l'homme qui passe du vice à la vertu). D'après Philon d'Alexandrie, «pour ceux qui ont coutume de donner aux textes une interprétation allégorique, la fête de l'Heureux Passage fait allusion à la purification de l'âme».[2] Cette richesse théologique et anthropologique de la Pâque se retrouve très naturellement chez Paul : «Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes des azymes. Car notre pâque, le Christ, a été immolée. Ainsi donc, célébrons la fête, non pas avec du vieux levain, ni un levain de malice et de méchanceté, mais avec des azymes de pureté et de vérité» (1 Co 5,7-8).

Mais la coïncidence chronologique de la mort de Jésus avec la Pâque juive rendait possible une réinterprétation typologique de son histoire. La passion de Jésus «pascalisée» se présente donc comme la réalisation de la Pâque de l'Ancien Testament, avec toutefois un aspect nouveau et spécifiquement «chrétien» : la résurrection. C'est pourquoi, «le mystère de la Pâque» - suivant la formule de Méliton de Sardes (écrivain du IIe siècle) - «est nouveau et ancien, éternel et temporaire, corruptible et incorruptible, mortel et immortel». Ce mystère est «ancien selon la Loi, mais nouveau selon le Logos ; temporaire par la figure, éternel par la grâce ; corruptible par l'immolation du mouton, incorruptible par la vie du Seigneur ; mortel par la sépulture en terre, immortel par la résurrection d'entre les morts. Ancienne (est) la Loi, mais nouveau le Logos ; temporaire la figure, éternelle la grâce ; corruptible le mouton, incorruptible le Seigneur ; immolé comme agneau, ressuscité comme Dieu.»[3]

## Unité de foi

Quand la Pâque chrétienne a-t-elle vu le jour réellement ? Certainement au moment où la première communauté a commencé à la penser et à la vivre comme le souvenir de

* Docteur en histoire du christianisme et assistant de recherche à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.

la passion et de la résurrection de Jésus de Nazareth, transformant ainsi la Pâque juive en une fête propre. Pendant les deux premiers siècles, du point de vue du contenu théologique, il n'y a qu'une seule tradition pascale, appelée asiatique d'après son lieu d'origine et de rayonnement. C'est une Pâque dont le protagoniste est le Christ (le véritable agneau pascal) et qui célèbre davantage la passion que la résurrection.

Ainsi le gnostique Héracléon (IIe siècle) parle d'une «fête principale», «figure de la passion du Sauveur».[4] Irénée de Lyon (fin du IIe siècle) considère qu'«innombrables sont les textes où Moïse montre le Fils de Dieu. Même le jour de sa Passion, il ne l'a pas ignoré, mais il l'a annoncé par avance de façon figurative en le nommant la Pâque : et c'est en ce jour même, prêché si longtemps à l'avance par Moïse, que le Seigneur a souffert, accomplissant ainsi la Pâque.»[5]

Pour Tertullien (v. 160 - v. 230), fondateur de la théologie en langue latine, «le jour le plus solennel pour le baptême est par excellence le jour de Pâques, alors que s'est consommée la Passion du Seigneur en laquelle nous sommes baptisés».[6]

## Variété des pratiques

Cette tradition unitaire sur le plan théologique n'empêche nullement le développement de deux pratiques différentes. En Asie mineure, les chrétiens s'inspirant de la tradition johannique[7] célèbrent Pâques le 14e jour de la première lune de printemps. Cela coïncide avec la Pâque juive (le 14 de Nisan, d'après le calendrier hébraïque), d'où leur nom de quartodécimans. A Rome et ailleurs (Palestine, Alexandrie, Lyon, Corinthe), en revanche, on célèbre Pâques le dimanche suivant le 14 Nisan.

Dans un premier temps, cela ne pose pas de problèmes réels, jusqu'à ce que Victor devienne évêque de Rome (189-198). Dans son zèle d'imposer l'uniformité de la célébration pascale dominicale dans sa communauté, il préconise même de rompre la communion avec les chrétiens de l'Asie qui suivent une pratique distincte de la sienne, notamment dans l'observance du jeûne. «Mais cela ne plaît pas à tous les évêques», comme en témoigne Eusèbe de Césarée. Plusieurs s'adressent à Victor d'une manière tranchante en lui conseillant «d'avoir souci de la paix, de l'union avec le prochain [et] de la charité».[8] D'autant plus que ses prédécesseurs toléraient mieux la diversité des pratiques du moment où il y avait «l'accord de la foi».

C'est ce que montrent les propos de l'évêque de Lyon adressés à Victor : «Les presbytres antérieurs à Soter [v. 166-175] qui ont dirigé l'Eglise que tu gouvernes aujourd'hui, c'est-à-dire Anicet [v. 154-166], Pie [v. 140-154], Hygin [v. 137-140], Télesphore [v. 117-137], Sixte [v. 117-127] … n'ont pas imposé (leur usage) à ceux qui étaient avec eux ; et bien que ne gardant pas eux-mêmes, ils n'en étaient pas moins en paix avec ceux qui venaient des chrétientés dans lesquelles il était gardé, lorsqu'ils arrivaient chez eux. Pourtant, le scandale était plus grand, pour ceux qui ne l'observaient pas, de voir l'observer par d'autres.[9] Personne cependant ne fut jamais rejeté à cause de cette conduite. Mais ceux-là mêmes qui n'observaient pas, (c'est-à-dire) les presbytres qui t'ont précédé, envoyaient l'eucharistie à ceux des chrétientés qui l'observaient.»[10]

Cette réprimande adressée à l'évêque de Rome constitue un témoignage important sur l'absence d'un pouvoir juridique au sein du christianisme du second siècle. A cette époque encore, l'Eglise est une réalité plus spirituelle qu'institutionnelle. C'est pourquoi, si les communautés chrétiennes sont en communion, il n'existe pas en revanche de rapport hiérarchique de subordination entre elles. De ce fait, le geste de l'évêque Victor ne peut pas être considéré

comme une sorte d'excommunication. D'autant plus qu'il fait l'objet d'une réprobation large et quasi unanime. Vouloir décréter l'uniformité des pratiques dans un contexte de diversité admise et d'autorité partagée était une manière certaine de provoquer la rupture et de semer la discorde.

La controverse pascale déclenchée par l'évêque de Rome à la fin du second siècle montre que toute tentative de résoudre un problème par voie autoritaire est vouée à l'échec du moment où les moyens manquent, où la situation ne permet pas réellement d'imposer sa volonté et/ou son point de vue.

## Une fête spirituelle

Avec la ritualisation progressive de la Pâque chrétienne, une réaction s'est amorcée. Il s'agit du développement d'une autre grande tradition pascale, celle alexandrine, qui met en avant une fête purement spirituelle, mais qui n'apporte pas une pratique nouvelle. Clément et Origène (première moitié du III^e^ siècle) reprennent en réalité l'idée d'une Pâque morale et spirituelle développée par le judaïsme hellénistique. Cette tradition privilégie moins la «passion» que le «passage», suggérant ainsi une Pâque continue. De ce fait, manger l'agneau pascal veut dire se nourrir de la parole de Dieu. D'après Origène, «quand on ne cesse de s'appliquer aux paroles, aux actions, aux pensées du logos de Dieu, qui par nature est le Seigneur, on vit sans cesse dans les jours du Seigneur, on célèbre sans cesse les dimanches.»[11]

Avec l'expansion du christianisme, la célébration dominicale de la Pâque s'est progressivement généralisée. Devenue une institution hiérarchisée et reconnue par l'Etat romain, l'Eglise pouvait donc décréter au Concile de Nicée (325) ce que l'évêque de Rome n'avait pas réussi à faire à la fin du second siècle : tenter d'imposer l'uniformité. Mais cela n'a fait que marginaliser un certain nombre de communautés.

En institutionnalisant l'idée de l'uniformité sur tous les plans, le christianisme n'a jamais cessé de se diviser en réalité. C'est pourquoi, si les chrétiens veulent retrouver leur unité spirituelle dans ce XXI^e^ siècle, il est grand temps qu'ils développent le respect réel de la diversité de leurs pratiques et de leurs traditions.

Cela est certainement davantage une richesse qu'une pomme de discorde, du moment qu'ils partagent une même foi.

**A. J.**

**Sources**

*La Bible de Jérusalem*, Nouvelle édition revue et augmentée, Cerf, Paris 1998.
**Raniero Cantalamessa,** *La Pâque dans l'Eglise ancienne.* Version française par Françoise Morard (*Traditio Christiana,* 4), Peter Lang, Berne 1980.

---

1 **R. Cantalamessa** (voir les sources ci-dessus).
2 *Sur les lois spéciales* 2,147.
3 *Sur la Pâque* 2-4.
4 **Origène,** *Comm. Sur Jean* X, 117.
5 *Contre les Hérésies* IV, 10,1.
6 *Sur le baptême* 19,1.
7 Voir **Eusèbe,** *Hist. Eccl.* V, 24,2-8.
8 *Idem.* V, 24,9-10.
9 L'obscurité de ce passage est telle que la recherche n'a pas réussi à trancher la question jusqu'à présent. Ainsi, le «scandale» peut se référer soit à l'observance du 14 Nisan par les chrétiens originaires d'Asie à Rome même ; soit au fait qu'à Rome on n'observait pas une fête annuelle de la Pâque avant Soter ; soit à l'absence d'un jeûne préparatoire à Rome.
10 **Eusèbe,** *idem.* V, 24,14-15.
11 *Contre Celse* VIII, 22.

# Marché des médicaments, les brevets vacillent

par Jacques MIRENOWICZ,* Fribourg

*Que l'on considère la santé comme une «liberté fondamentale» ou comme «un capital économique» nécessitant des investissements, la vision mondiale de la politique du médicament a clairement évolué depuis les attentats du 11 septembre 2001. Plus précisément, depuis les crimes à l'anthrax qui les ont suivis. Entre le procès de Pretoria et la Déclaration de Doha, une brèche s'est ouverte à l'Organisation mondiale du commerce (OMC).*

La santé, explique l'économiste et philosophe Amartya Sen, est l'une des plus importantes «libertés réelles» d'une vie humaine. Cette liberté dépend d'abord de l'accès à une eau de bonne qualité et à une nourriture équilibrée. Elle dépend aussi de la possibilité de recevoir une éducation qui permet ensuite de se prendre en charge. Des ressources suffisantes et des institutions protectrices sont donc les premiers éléments qui garantissent la santé au quotidien. Mais la santé peut aussi entièrement dépendre de l'accès à des médicaments. Or, si les déséquilibres dans le monde en matière d'accès à une eau potable, à une alimentation équilibrée et à une éducation émancipatrice sont bien connus, les déséquilibres en matière de politique du médicament sont moins bien compris. L'épidémie de sida est sur ce point édifiante.[1]

Fin 2001, quarante millions de personnes vivaient dans le monde avec le virus du sida, cinq millions d'entre elles avaient été infectées au cours de l'année et trois millions en étaient mortes, dont 580 000 enfants de moins de quinze ans. Environ 95 % de ces malades vivaient dans des pays dits en développement, dont 28,1 millions en Afrique subsaharienne (environ 70 % du total des personnes infectées dans le monde).

Pourtant, il existe un traitement efficace à cette maladie : les trithérapies. Mais dans la plupart des pays en développement, en particulier en Afrique subsaharienne, rares sont les patients qui bénéficient de ce traitement. La raison principale est très simple : les trithérapies sont trop chères, en grande partie à cause de la protection par les brevets. Bien sûr, le prix d'une trithérapie n'est pas le seul facteur qui intervienne dans les chiffres de l'épidémie de sida : des budgets de santé trop faibles, le manque d'infrastructures et de formation du personnel soignant, des politiques de prévention défectueuses, l'influence de facteurs culturels (notamment les positions du président sud-africain Thabo Mbeki), la corruption, etc., sont autant d'autres facteurs qui contribuent à la diffusion du sida.

---

* Journaliste et chercheur, Jacques Mirenowicz dirige le Centre d'étude sur la recherche et l'innovation (8, pl. Notre-Dame, 1700 Fribourg). Il est l'auteur de *Sciences et démocratie, le couple impossible*, Charles Léopold Mayer, Paris 2000 (cf. **choisir**, n° 493, janvier 2001, p. 40).

Reste que tant que les médicaments seront financièrement inaccessibles aux populations, il sera plus difficile d'améliorer les autres aspects de cette situation. De ce point de vue, l'année 2001 a été marquée par une série d'événements spectaculaires. A la faveur du retentissant procès de Pretoria, en Afrique du Sud, qui a eu lieu au printemps, la situation concernant l'accès aux médicaments essentiels protégés par un brevet a commencé à changer.

## Clauses de sauvegarde

L'Afrique du Sud est particulièrement frappée par le sida. Un rapport du Conseil de la recherche médicale sud-africain d'octobre affirme que cette maladie a entraîné, en 2000, le quart des décès recensés dans le pays, devenant la première cause de mortalité.[2] Le Conseil prédit que, sans traitement pour stopper son essor, le sida devrait entraîner, durant la prochaine décennie en Afrique du Sud, «plus de deux fois le nombre de morts dues à toutes les autres causes de mortalité, soit cinq à sept millions de morts cumulés en 2010.»

Dans le coût d'une trithérapie ou de tout autre médicament essentiel protégé par un brevet - par exemple des antibiotiques pour soigner la tuberculose - l'Accord sur les droits de propriété intellectuelle et le commerce (ADPIC) de l'OMC joue un rôle central. En 1996, l'Afrique du Sud a signé cet accord contraignant, mais qui inclut tout de même des «clauses de sauvegarde». Ces clauses permettent à un pays d'obtenir à bas prix, en cas d'urgence, des médicaments essentiels, même s'ils sont protégés par un brevet.[3]

En 1998, 39 multinationales pharmaceutiques, dont les entreprises suisses Novartis et Roche, ont déposé un recours en Afrique du Sud pour bloquer la mise en œuvre, dans ce pays, d'une loi visant notamment à faire valoir toutes les clauses de sauvegarde de l'ADPIC. Les multinationales voulaient empêcher l'application de ces clauses pour pouvoir maintenir des prix élevés. Une intense pression internationale, menée tambour battant par plusieurs ONG, dont Médecins sans frontières (MSF), Oxfam, ainsi que l'organisation sud-africaine Treatment Action Campaign, et soutenue par l'Organisation mondiale pour la santé (OMS), les a toutefois conduites à renoncer à ce recours, le 19 avril 2001, lors du procès de Pretoria.

Quelques semaines plus tard, le Brésil était confronté à la même opposition entre droit des brevets et droit des malades. Ce pays est également signataire des accords de l'OMC. Or, en 1996, le gouvernement brésilien a décidé d'offrir une couverture universelle dans le domaine du sida. Pour y parvenir, il a soutenu financièrement la fabrication de génériques antisida. Là aussi, cette pratique soulève l'enjeu des molécules protégées par des brevets. Les multinationales se sont senties menacées par la volonté de l'Etat brésilien d'utiliser les mêmes clauses de sauvegarde que l'Afrique du Sud. Prenant leur défense, le gouvernement des Etats-Unis a déposé une plainte devant l'Organe de règlement des différends, à l'OMC, pour empêcher le Brésil d'appliquer ces clauses. Mais la mobilisation internationale générée à Pretoria n'étant pas retombée, les Etats-Unis ont fini, eux aussi, par retirer leur plainte en juin passé.

Sur le fond, le recours des multinationales en Afrique du Sud et la plainte du gouvernement des Etats-Unis devant l'OMC visaient exactement le même but : maintenir des prix élevés grâce aux brevets. En revanche, souligne Bernard Pécoul, animateur à Genève de la Campagne pour l'accès aux médicaments essentiels de MSF, entre «ces deux événements, le rapport de force a changé. En Afrique du Sud, les multinationales avaient reçu un soutien politique très clair des Etats-Unis, de l'Union européenne et de la Suisse. Al Gore en personne a manifesté

*Johannesburg, campagne d'affichage contre le sida.*

son soutien. Au Brésil, les Etats-Unis sont restés seuls face au Brésil, sans l'Europe.»[4]

## Anthrax, du positif !

De ces deux défaites successives, à la signature de la Déclaration de Doha, il reste une marge très importante que les Etats-Unis n'auraient selon toute vraisemblance jamais franchie si des crimes à l'anthrax n'avaient pas fait suite aux attentats du 11 septembre. En effet, la Déclaration de Doha, signée en novembre 2001 par les 142 pays présents à la quatrième Conférence ministérielle de l'OMC, à Doha, au Qatar, affirme que, dans le cadre de l'ADPIC, les pays sont «libres de prendre les mesures nécessaires pour protéger la santé publique». Cela signifie que si une entreprise pharmaceutique décide de fixer des prix hors de portée de populations qui en ont besoin, les gouvernements des pays où ces populations vivent pourront passer outre les brevets qui les protègent, sans craindre d'être pénalisés financièrement.

Quelques mois après le procès de Pretoria, ce revirement des Etats-Unis ne peut se comprendre qu'à la lumière de l'impact juridique des missives contenant le bacille du charbon qui ont été postées aux Etats-Unis après les attentats du 11 septembre. Voici pourquoi.

Pour contrer l'infection du charbon, les Centres pour le contrôle des maladies et la prévention d'Atlanta ont recommandé aux pouvoirs publics américains d'utiliser le ciprofloxacin (Cipro) comme antibiotique de premier choix. Jugeant ce médicament trop cher, le gouvernement des Etats-Unis a exigé de l'entreprise allemande qui le commercialise, Bayer AG, qu'elle baisse son prix, sinon il recourrait à la fabrication de génériques. Or cette exigence, assortie d'une menace, c'est exactement ce que les Etats-Unis contestaient au Brésil et que les

multinationales ont refusé - au prix de combien de morts ? - durant trois ans à l'Afrique du Sud, jusqu'au procès de Pretoria.

En obtenant de la sorte, quelques jours avant la rencontre de Doha, une concession majeure sur le prix du Cipro de la part de Bayer, l'administration Bush a ouvert une énorme brèche. Les pays en développement n'ont pas manqué de s'y engouffrer à Doha, appuyés par les associations qui militent en faveur de l'application des clauses d'exception de l'ADPIC. Et le 14 novembre, la Déclaration de Doha devenait officielle.

Pour Daniel Berman, coordinateur de MSF pour la Campagne d'accès aux médicaments essentiels, l'affaire de la maladie du charbon a joué un rôle décisif dans ce revirement. Ayant fait l'expérience de l'utilité des clauses de sauvegarde que permet l'ADPIC en cas de force majeure, les Etats-Unis ne pouvaient plus continuer à prétendre leur peu de poids face aux intérêts du commerce. Et ce spécialiste de se féliciter : «Depuis Seattle, la tendance s'est totalement inversée. Il y a deux ans, la plupart des pays en développement se sentaient démunis face aux pays industrialisés et à leurs industries pharmaceutiques. La solidarité de plus de 80 pays à Doha et la pression de l'opinion publique des pays riches ont conduit à la ferme affirmation que l'ADPIC doit être interprété et appliqué de façon à protéger la santé publique.»

La Déclaration de Doha neutralise les effets pervers de l'ADPIC, en incluant le droit d'accorder des licences obligatoires et la liberté de définir les bases sur lesquelles elles peuvent être accordées. En outre, les pays les moins développés ont dix années de plus pour se mettre en conformité avec cet accord, portant au 1er janvier 2016, au plus tôt, la date initialement fixée à 2006.

Cette déclaration laisse aussi les pays libres de décider s'ils recourent à des importations parallèles, de façon à chercher sur le marché mondial le médicament de marque au meilleur prix. L'Afrique du Sud - où les antisidas de l'industrie américaine coûtent plus cher que les mêmes médicaments des mêmes compagnies installées en Inde - peut ainsi les acheter en Inde si la compagnie américaine ne baisse pas ses prix en Afrique du Sud. MSF rappelle qu'en un an, notamment grâce aux géné-

### Afrique, l'Eglise se mobilise

Les représentants de l'Eglise en Afrique semblent vouloir s'impliquer sérieusement dans la lutte contre le sida et contre ses effets néfastes sur la société, comme par exemple l'extension du fossé entre les riches et les pauvres.

Lors d'une réunion des secrétaires des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar ayant pour but d'étudier la réponse théologique et pastorale à donner à cette épidémie (décembre 2001), les évêques ont recommandé que l'Eglise développe son rôle dans la lutte contre le sida, au niveau de la prévention, des soins et soutien aux malades. «La meilleure réponse à l'épidémie, ont-ils expliqué, est d'offrir un traitement aux malades, de partager les ressources, le temps, la nourriture, l'argent, et tout ce qui peut s'avérer nécessaire.» Si «l'Eglise doit rester ferme dans son enseignement des valeurs authentiques de la vie et de la fidélité dans le mariage, comme moyens principaux pour réduire l'infection par le virus VIH, … les responsables ecclésiastiques (doivent) utilise(r) un langage approprié pour éviter la stigmatisation des personnes contaminées.» Les évêques ont encore proposé que l'Eglise catholique travaille dans ce sens avec les autres confessions et les gouvernements.

(n.d.l.r)

riques, le coût des antirétroviraux sur le marché mondial est passé de 10 400 dollars par patient et par an, à 295 dollars !

Maintenant, la balle est en partie dans le camp des gouvernements des pays du Sud qui peuvent user de leurs prérogatives pour abaisser le prix de tous les médicaments essentiels. Qui l'eut cru avant les crimes à l'anthrax ? Pas les populations des pays du Sud, assurément ! Désormais, les médicaments essentiels étant abordables, elles peuvent faire pression sur leurs propres gouvernements pour qu'ils augmentent les budgets de santé en réduisant, par exemple, les budgets militaires.

## Les maladies négligées

Cet épisode est positif. Il tend toutefois à ne résoudre qu'une dimension du problème de l'accès aux médicaments essentiels. Il ne règle pas l'abandon de la production de médicaments efficaces non rentables, ni la panne de la Recherche et Développement (R&D) pour les maladies négligées et très négligées. Publié le 15 octobre, un nouveau rapport de MSF[5] analyse la politique de la R&D dans le domaine des maladies négligées et très négligées, dont font partie la maladie du sommeil, la leishmaniose et la maladie de Chagas. Souvent tropicales, elles touchent les régions non solvables du monde, en particulier l'Afrique subsaharienne. MSF propose des pistes pour suppléer le marché, là où il est incapable de servir l'intérêt général.

Ce type de piste est au cœur du rapport que la Commission macroéconomie et santé a remis à l'OMS le 20 décembre 2001.[6] Ses auteurs, qui ont travaillé sous la direction de Jeffrey Sachs, professeur d'économie et directeur du Centre pour le développement international à l'Université Harvard, préconisent d'augmenter de 66 milliards de dollars par an les investissements dans le domaine de la santé. Selon la Commission, cela sauverait huit millions de vie par an. Et environ 360 milliards de dollars de gains annuels seraient réalisés à l'issu d'une période de quinze ans.

Concernant la politique des médicaments essentiels, la Commission s'appuie sur la Déclaration de Doha pour proposer un régime à deux composantes bien distinctes, nouveau cadre mondial pour l'accès à ces médicaments. Des prix différenciés devraient être la norme et non l'exception. Les pays riches prendraient la R&D à leur charge, les pays pauvres ne payant que les coûts de production de base.

Ce rapport considère que la santé est avant tout un «capital économique». Le raisonnement dominant a toujours été que l'essor économique permet ensuite d'accéder à l'eau potable, à une alimentation équilibrée, à l'éducation et à un système de soins efficace. Ce rapport inverse cette courte chaîne causale. Il préconise d'«investir» dans la santé, car les retombées économiques seront nombreuses. Ce faisant, il s'inscrit dans le courant qui tend à tout subordonner à l'économie, au lieu de considérer que la santé est une liberté fondamentale que les institutions nationales et internationales devraient promouvoir.

Néanmoins, il faut saluer cette initiative, car elle répond à une situation tragique et formule des propositions concrètes et plausibles pour y remédier.

**J. M.**

---

1 Voir dans ce même numéro, l'interview de Peter Piot, directeur exécutif de l'Onusida, pp. 17-20.

2 www.mrc.ac.za/home.html

3 Voir **Nadine Keim,** *Le Sud piégé par les brevets*, in **choisir,** n° 497, mai 2001, pp. 25-28, ainsi que **Pierre Emonet,** *Quand la propriété privée se fait brigandage,* idem, pp. 2-3.

4 *Médecine et Hygiène 2001,* vol. 59, Genève, p. 2 275 (www.medhyg.ch).

5 *Déséquilibre fatal*, 2001 (www.msf.org).

6 *Macroéconomie et santé : investir dans la santé pour le développement économique,* OMS, 2001.

# Sida, le pire est devant nous

## une interview de Peter Piot, directeur exécutif de l'Onusida

**par Rik DE GENDT, journaliste, Bruxelles**

*Voilà à peine vingt ans que la première manifestation clinique du «syndrome d'immunodéficience acquise» (sida) a été notifiée. Fin 2001, on estimait pourtant à 40 millions le nombre de personnes dans le monde vivant avec le virus VIH. Et les chiffres augmentent chaque année. Le sida est devenu la maladie la plus dévastatrice que l'humanité ait jamais connue. Elle est même aujourd'hui la première cause de décès en Afrique subsaharienne, et elle progresse de façon terrifiante en Europe de l'Est. Alors, le sida, une maladie sans frontières qui ne se laisse pas maîtriser ? Ne serait-ce pas plutôt l'application des moyens de lutte contre la pandémie qui laisserait à désirer ? Une session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies a eu lieu en juin 2001 sur cette question : elle est considérée comme un tournant décisif dans le combat contre le sida. Peter Piot, directeur exécutif de l'Onusida, le programme commun des Nations Unies sur le VIH, s'exprime à ce propos.*

«Cette session extraordinaire était une première. Tous les pays du monde y ont signé la *Déclaration d'engagement* dans laquelle ils se sont mis d'accord sur un plan d'action, avec des objectifs très concrets à atteindre ; par exemple, s'efforcer d'obtenir une réduction des infections de 25 % chez les jeunes d'ici cinq à dix ans ou de la transmission du virus VIH de la mère à l'enfant. Je suis convaincu, aujourd'hui plus que jamais, que sans l'appui et l'engagement des forces politiques, même avec la plus grande technicité, nous ne pourrons que peu ou rien réaliser.

»Pendant des années, l'Onusida a travaillé presque exclusivement sur le plan technique. A présent, notre organisation est de plus en plus active sur le plan politique. Une de nos premières priorités concerne d'ailleurs la mobilisation politique. Nous essayons, avec le soutien du secrétaire général des Nations Unies, de sensibiliser les leaders politiques et de les convaincre à s'engager dans des actions et des projets. De plus, nous menons une campagne contre le prix élevé des médicaments. Avec succès. Au cours de l'année passée, les prix ont diminué de 90 %. Quoiqu'ils restent encore trop chers pour la majorité des malades, c'est tout de même un pas en avant.

»Pour être efficace, il est important que la lutte contre le sida soit intégrée dans un groupement de coopération. Notre organisation coordonne les activités concernant le sida de huit grandes organisations onusiennes, parmi lesquelles l'Organisation mondiale de la santé et la Banque mondiale. Il n'est pas toujours facile de les mettre au même diapason. Nous cherchons aussi à travailler avec des organisations non gouvernementales, en particulier avec des associations chrétiennes et musulmanes, car nous partons du fait que, surtout dans les pays en voie de développement, les endroits les plus appropriés

pour atteindre les gens sont les églises et les mosquées. Pour l'Onusida, c'est une excellente occasion de faire passer notre message. Si dans le temps nous avons ressenti beaucoup d'opposition, cela a récemment notablement changé.»

***R. De G. :*** *L'Eglise catholique tient encore, sans exception, à ses prises de position traditionnelles et strictes. Cesserait-elle malgré tout de s'opposer à certaines méthodes ?*

«Sur le plan des principes et des positions de son magistère, l'Eglise catholique ne bouge pas, surtout quand il s'agit de l'usage du condom. Mais en pratique, sur le terrain, les choses sont différentes. Là, elle est souvent plus coopérante. En Pologne, par exemple, c'est un prêtre catholique qui conduit le programme national de lutte contre le sida, et en Ouganda, c'est un évêque qui assume cette responsabilité. Je ne nie pas qu'ici et là il y ait des problèmes ou des divergences d'opinion, mais, en général, notre collaboration est devenue très positive et efficace.»

*Dans son message à l'occasion de la Journée mondiale du sida, le 1er décembre 2001, le secrétaire général Kofi Annan a dit que dans certains pays, le sida est un des principaux obstacles à la sécurité humaine et au développement démocratique. Dans une conférence en Belgique, vous avez mis la lutte contre le sida et la défense des droits de l'homme sur un pied d'égalité, comme deux grands défis pour l'avenir de notre planète.*

«Les grands problèmes d'aujourd'hui et de demain exigent une approche globale. Je pense d'abord au climat et au milieu. Mais il y en a d'autres. Je constate un peu partout de larges tendances à la discrimination et à l'exclusion. Personnellement, je refuse de m'incliner devant ces faits. Ainsi le sida et les droits de l'homme possèdent beaucoup en commun. Ceux qui sont infectés par le virus VIH, et certainement ceux qui souffrent du sida, se sentent très vite discriminés et exclus. Ils perdent leur travail, ils ne peuvent plus se marier ni entrer dans certains pays, ils doivent quitter leur maison, leurs enfants sont souvent renvoyés de l'école. Le nombre de plaintes d'exclusion que nous recevons est excessivement haut. Personne ne peut nier qu'il s'agit ici de violations flagrantes des droits de l'homme.

»Et il y a plus encore. Dans des situations de violations des droits de l'homme, les abus sexuels, les viols et la prostitution augmentent et, par conséquent, favorisent la propagation du sida. Pour cette raison, nous travaillons très intensivement avec, d'une part, Mary Robinson, la haut commissaire des Nations Unies pour les Droits de l'Homme, et, d'autre part, avec toutes sortes de groupes d'action locale. En plus, et par principe, notre organisation, à Genève aussi bien que sur le terrain, œuvre toujours avec des gens qui sont eux-mêmes infectés. Et lorsque je me rends à l'étranger et visite des projets, je rencontre des malades du sida.»

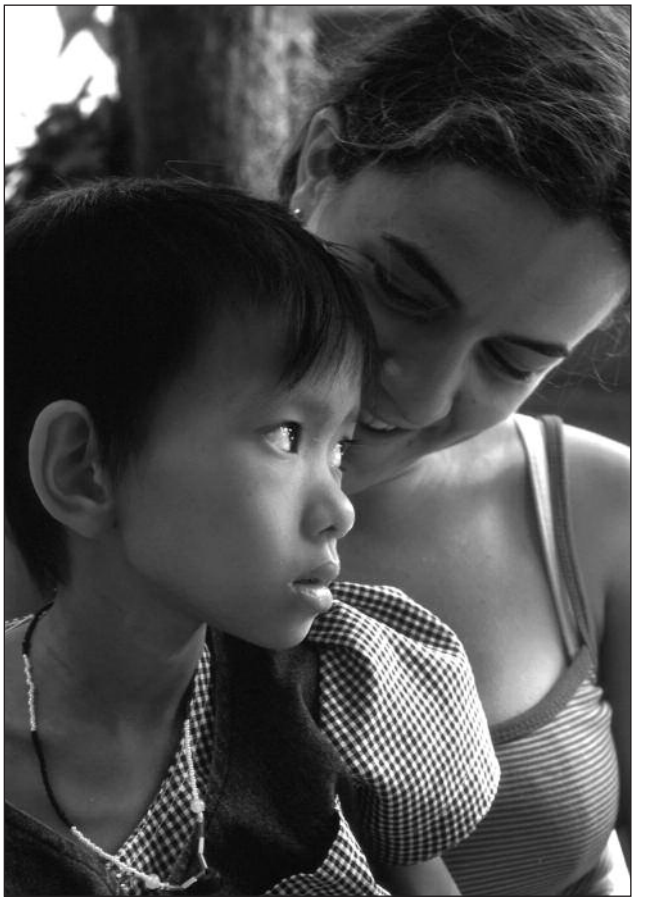
*La lutte contre le sida dépend pour une bonne partie des situations locales, politiques, sociales, économiques et culturelles. Varient-elles beaucoup entre le Nord et le Sud ? Ne risque-t-on pas d'arriver à une stratégie «à deux vitesses» ?*

«C'est bien possible. Les pays riches ont atteint un niveau de médicalisation qui est

> *«Le sida n'est pas seulement voleur de présent, il vole aussi l'avenir. Toutes les heures, près de 60 personnes de plus sont infectées. Toutes les heures, plus de 60 enfants meurent du sida.»*
>
> Kofi Annan, 1er décembre 2001

applicable à tous ceux qui sont infectés. Beaucoup d'entre eux peuvent retourner au travail. Cependant, la vigilance et la prévention risquent de s'estomper. Nous constatons en effet un nouveau sursaut de la maladie. Et dans les pays pauvres, où on trouve la grande majorité des personnes contaminées, le traitement est presque impossible. Nous estimons que sur les 35 millions de malades, seuls quelques 250 000 d'entre eux peuvent recevoir un traitement. Plusieurs facteurs entrent en ligne de compte, dont le prix des médicaments, les idées sociales et culturelles, la mauvaise gestion et la corruption, ainsi qu'une absence complète d'un système de sécurité sociale.

»Deux vitesses donc… Mais il existe de nombreux bons projets de prévention, comme au Brésil, au Cambodge, en Thaïlande, Ouganda ou Tanzanie. Nous constatons à présent beaucoup moins d'infections dans ces pays. Je dois avouer cependant que, pour le moment, les traitements sont bien trop rares. Il nous reste encore beaucoup à faire. La prévention seule ne suffit pas. Il faut absolument développer les traitements. Il est important que les malades puissent être maintenus en vie le plus longuement possible, ne serait-ce que d'un point de vue économique. Pour les enfants, cela signifie beaucoup lorsque nous réussissons à prolonger la vie de leurs parents : ils peuvent continuer à aller à l'école, ils ne sont pas, par la force des choses, livrés à eux-mêmes et contraints à mener leur vie dans la rue.»



*Yasothon (Thaïlande) : centre d'accueil du Père Tenaud pour mères et enfants malades du sida.*

*Un rapport récent montre que c'est en Europe de l'Est que le sursaut du virus VIH est le plus flagrant. Vu la facilité des migrations sur le continent, n'est-ce pas une menace pour les pays de l'Ouest ?*

«C'est vrai, en Europe de l'Est, en particulier en Russie, les infections augmentent de manière effrayante. Fin novembre, je me suis rendu à Moscou et à Kiev pour attirer l'attention des responsables politiques sur cette évolution peu ou pas du tout connue. L'Europe de l'Est est devenue une priorité pour moi et je trouve que l'Union européenne pourrait faire plus, ne serait-ce que par calcul ou dans son propre intérêt. Car le sida est bien une maladie sans frontières. Certains de ces pays de l'Est sont d'ailleurs voisins de l'U.E. Quelques-uns sont même des candidats à l'adhésion. Un peu plus d'attention et des ressources seraient les bienvenues !»

*Récemment, vous avez déclaré que le sida n'en est qu'à ses balbutiements. Le pire est donc encore à venir ?*

«Oui. Nous ne connaissons cette maladie que depuis vingt ans. Or vingt ans ne signifie presque rien dans la vie d'une nouvelle maladie. C'est à peine une génération. En Afrique et en Europe de l'Est, le nombre de personnes atteintes par le VIH augmente fortement ; en Asie, il y a un grand potentiel d'expansion ; et le Moyen-Orient est pour l'instant à peine infecté.

»Cette évolution n'est heureusement pas fatale. L'expansion du sida peut être freinée, à condition qu'il y ait une réelle volonté politique et assez d'investissements ; à condition aussi qu'il y ait plus de dialogues francs autour de la sexualité et des méthodes de prévention. Ceci peut vraiment faire la différence.

»Mais même si, par miracle, nous arrivions à stopper les nouvelles infections, il resterait encore les 40 millions de personnes déjà infectées, qui vont tomber malades ou mourir dans les dix ou quinze années à venir. Avec tout ce que cela implique, comme des milliers d'orphelins.»

*Osez-vous faire une prévision ? Quand est-ce que le nombre d'infections baissera ?*

«Je suppose que dans les années à venir nous aurons une baisse du nombre d'infections en Afrique, surtout parmi les jeunes, à l'exemple de ce qui se passe en Ouganda, Kenya, Tanzanie et Zambie, où on a lancé des programmes de prévention sur une grande échelle. Du moins - je le répète - à condition que la société réagisse d'une manière positive et collabore. En Asie, cela dépendra du fait que la Chine prenne le problème au sérieux et que l'Inde continue à lutter contre le sida.

»Je suis optimiste, quoique de façon assez modérée. Faire reculer l'épidémie exige le respect des engagements pris par les gouvernements au cours de l'année écoulée. Ni plus ni moins. Le moment est venu de transformer ces promesses en actions.»

**R. De G.**

## Le fléau du sida

«C'est sur ce fond de pauvreté générale et de services médicaux inadéquats que le Synode a pris en considération le tragique fléau du sida qui sème la douleur et la mort dans de nombreuses parties de l'Afrique. Le Synode a constaté le rôle que des pratiques sexuelles irresponsables jouent dans l'extension de cette maladie et il a formulé cette ferme recommandation : *L'affection, la joie, le bonheur et la paix apportés par le mariage chrétien et la fidélité, ainsi que la sécurité que donne la chasteté, doivent être continuellement présentés aux fidèles, spécialement aux jeunes.*

La lutte contre le sida doit être le combat de tout le monde. Me faisant l'écho des Pères synodaux, je demande aux agents pastoraux d'apporter aux frères et sœurs atteints du sida tout le réconfort possible, du point de vue matériel comme du point de vue moral et spirituel. Aux hommes de science et aux responsables politiques, je demande instamment que, animés par l'amour et le respect dus à toute personne humaine, ils ne lésinent pas sur les moyens susceptibles de mettre fin à ce fléau.»

**Jean Paul II**

*Exhortation apostolique post-synodale* donnée à Yaoundé, Cameroun, le 14 septembre 1995, in «Ecclesia in Africa », n° 116.

# Le drame de l'enfant-soleil

**par Claude PIRON, psychothérapeute, Gland**

*Une plainte surgit régulièrement dans nos sociétés occidentales : les jeunes d'aujourd'hui seraient individualistes, sans motivations profondes, voire violents, plus hantés par le paraître que par l'être. Une des explications avancées est la place ambivalente qu'occupe l'enfant dans nos pays : on le dit au centre de notre univers, mais on ne le laisse que trop souvent seul face à ses pulsions égocentriques. Claude Piron développe cette idée, tout en relevant les aspects positifs de cette nouvelle place de l'enfant.*

Jusqu'au XX^e^ siècle, l'enfant et le jeune existaient à peine. Ils étaient considérés comme des adultes en plus petit, adultes de statut inférieur, certes, comme la femme ou le prolétaire, mais dépourvus de toute spécificité. L'idée que l'enfant puisse être important par lui-même ne venait à l'esprit de personne. La pédagogie le considérait comme un récipient vide qu'il fallait remplir, et les premiers magazines pour enfants, à la fin du XIX^e^ siècle, étaient surtout moralisateurs. Au centre de toute cellule sociale se trouvait l'homme, adulte, de bon milieu social. Le soleil, c'était lui. La femme, l'ouvrier, le domestique, mais aussi l'enfant, étaient des planètes qui gravitaient autour de lui.

Aujourd'hui, dans les sociétés occidentales, c'est l'enfant qui trône au centre du système, dans la position du soleil. Les parents s'inclinent devant lui, telles la lune et les étoiles face au soleil dans le rêve de Joseph. Des milliers d'ouvrages lui sont consacrés. Toutes sortes d'institutions s'occupent exclusivement de lui. Producteurs et commerçants le courtisent. Dans les catalogues luxueux de la vente par correspondance, il occupe autant de place que les adultes. Et les banques incitent les jeunes à ouvrir des comptes qui leur facilitent l'utilisation de l'argent.

Un jour, quand j'étais petit, je montais dans le tram quand une main fermement placée sur mon bras a arrêté mon mouvement. Une voix masculine, courtoise, mais pleine d'autorité, accompagnait ce geste : «On laisse d'abord monter les dames.» Le vieux monsieur qui m'avait ainsi remis à ma place, et que je ne connaissais pas, me souriait d'un regard plein d'affection. Je ne me suis pas senti vexé, ce n'était pas une admonestation qui m'aurait humilié, c'était une information utile pour ma conduite future et, bien qu'un peu honteux, j'ai surtout éprouvé pour cet homme de la reconnaissance.

Quel contraste avec l'observation suivante, banale à notre époque ! L'autre jour, dans le bus, une femme d'une quarantaine d'années monte avec une gamine de dix ans, manifestement en pleine santé, suivie d'une septuagénaire. Il ne reste qu'une place libre. La mère fait signe à sa fille de s'y asseoir, ce que celle-ci fait sans se poser de questions. La maman restera debout. La personne âgée aussi. Peut-on croire que le message ainsi

transmis par la mère, aujourd'hui classique, va dans le sens d'une société saine ?

Le comportement respectueux, tel qu'on le trouve à l'égard des personnes âgées dans la plupart des sociétés traditionnelles, est un signe de maturité affective. Or une société fonctionne d'autant mieux et offre un cadre de vie d'autant plus agréable que ses membres sont plus nombreux à avoir accédé à cette maturité. Celle-ci implique que l'on soit sorti de l'égocentrisme infantile, point de départ de notre vision du monde. L'enfant petit est un centre de perception. Il se ressent comme le lieu vers lequel converge tout ce qu'il voit, sent, entend. S'il se met les mains sur les yeux, il croit que personne ne le voit plus, parce que lui ne voit plus rien. Négligeant le fait que chacun est dissemblable et placé en un point différent de l'espace, il projette son cas sur l'ensemble du monde extérieur. De même, un enfant de trois ans qui sait distinguer sa gauche de sa droite n'arrive pas à comprendre que chez la personne d'en face les deux termes soient inversés. Tout juger en fonction de soi est, au départ, le comportement évident.

## Sécurité intérieure

Dans une société traditionnelle, l'enfant, égocentrique au début comme partout ailleurs, ne tarde pas à sentir que sa place n'est pas celle du soleil, mais il se rend vite compte que cette place secondaire n'a rien de dramatique : les marques d'amour sont assez nombreuses pour que «non-central» ne puisse signifier «délaissé».

Dans la société occidentale, depuis quelques décennies, c'est le phénomène inverse qui se produit. Mis au centre par toute la société, l'enfant se sent l'héritier de droits royaux. Certes, bien des parents savent prendre leurs distances par rapport aux courants les plus influents : ils arrivent à éviter que leur progéniture se prenne pour le centre de l'univers. Mais nombreux sont les enfants qu'entourent des adultes désemparés, épuisés par un travail stressant, désorientés devant leurs responsabilités d'éducateurs dans un monde prodigue en conseils contradictoires. Ces enfants-là ne bénéficient ni des signes d'affection dont ils auraient besoin ni de l'autorité ferme, mais aimante, qui assurerait leur sécurité intérieure. Privés de ce à quoi ils ont authentiquement droit, ils sont portés à exercer de façon abusive les prérogatives que leur confère leur position royale.

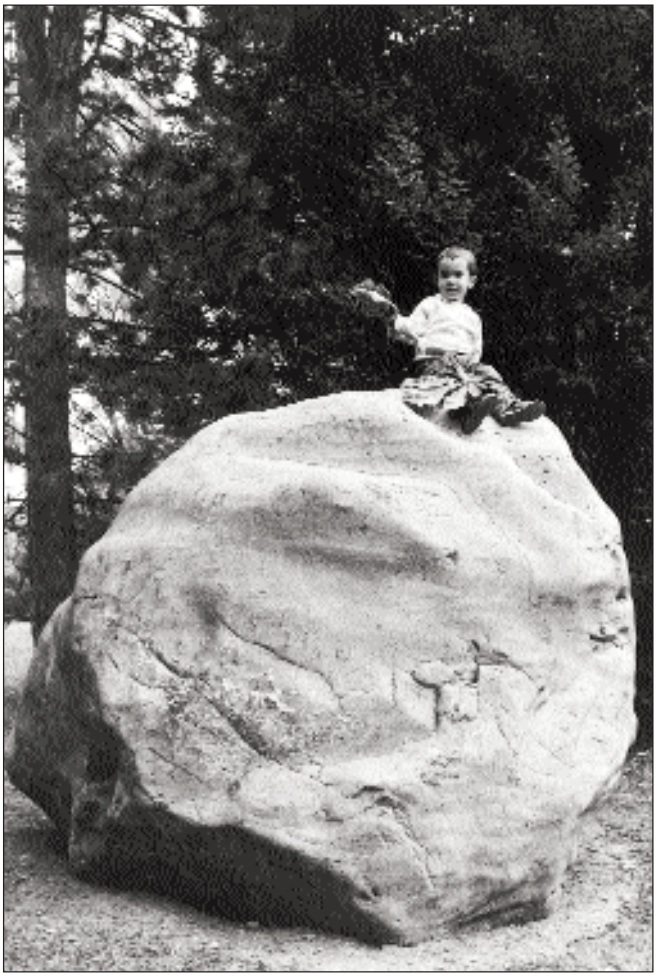
Au moment de l'apéritif, j'entends mon hôtesse demander à son fils de neuf ans : «Et toi, Jean-Jacques, qu'est-ce que tu prends ?» - «Un Martini rouge.» Et la mère de lui verser un bon verre de Martini. Voyant mon air ahuri, elle m'explique avec un sourire radieux : «Il aime tellement ça !» Dans un magasin de chaussures, je vois un père tenter de résister à la demande de son fils, qui a jeté son dévolu sur la paire de Nike la plus chère de la série. Il lui explique que la famille n'a pas beaucoup d'argent, qu'il est au chômage, que la situation de la maman est loin d'être assurée. L'enfant n'écoute pas. Que le discours du père exprime une réalité dont il serait sage de tenir compte est le cadet de ses soucis. «C'est celles-là que je veux», dit-il, sur le ton du Roi-Soleil disant : «L'Etat, c'est moi.» Le père soupire, prend les chaussures et se dirige vers la caisse.

## Et le principe de réalité ?

Freud nous a jadis expliqué que la maturité apparaissait quand on passait du principe de plaisir au principe de réalité. Hélas, il n'est pas si facile que cela de résister aux forces très puissantes qui conspirent, dans notre société, pour maintenir le jeune au niveau du principe de plaisir.[1] Si c'est ce courant qui l'emporte, il ne perçoit pas sa vraie place. Il ressent ses désirs comme des droits. Il occupe le centre, il est le soleil.

Dans bien des familles, ce soleil est entouré de planètes qui n'ont guère conscience de ses besoins essentiels. Certes, on se soucie de son aspect physique, de sa formation intellectuelle, de la satisfaction de ses désirs primaires, mais personne ne tient compte de son besoin d'être mis à sa juste place, c'est-à-dire ni parmi ceux qui ont tous les droits ni parmi ceux qui n'en ont aucun. Ni, d'ailleurs, parmi ceux qui doivent tout assumer tout seuls, car un des paradoxes de la position solaire est que l'enfant est facilement rendu responsable de la gestion de sa vie, à un âge où il n'a pas encore la maturité voulue.

De nombreux parents, faute de voir l'essentiel, tentent de cacher ce manque par l'étourdissement. Combien d'enfants de six, sept ans sont ainsi soumis à une course effrénée, passant de l'école au cours d'anglais, à la rythmique, à l'instrument de musique, au yoga, à la natation, privés du temps de rêver ou de jouer avec des bouts de bois ou des jouets qu'ils auraient fabriqués eux-mêmes ! Combien sont étourdis par une abondance d'explications et d'informations qui surchargent leur intellect, alors que, passant à l'acte au gré de leurs envies, ils ne se heurtent jamais aux barrières inébranlables qui seules forment la volonté ! Ainsi le jeune roi vit-il sa position centrale à la fois comme une absence de limites, un gavage de données et une immense frustration.



*Un trône bien lourd pour de si frêles épaules…*

Dans les familles ainsi marquées par les courants dominants, l'adolescence, période de toute façon difficile, même dans des conditions idéales, exaspère la frustration et renforce la conviction d'être invulnérable, qui va de soi pour quiconque est Soleil ou Roi. Faut-il s'étonner, dès lors, qu'on mette le feu aux forêts australiennes, qu'on mitraille ses camarades et ses professeurs, qu'on rackette les petits ou les faibles ? Que le comportement sexuel ou la manière de conduire moto ou voiture soit totalement dépourvu du sens des responsabilités, lequel impliquerait une sortie de l'égocentrisme qui ne s'est jamais produite ?

Pour tout arranger, le jeune sent que les adultes lui reprochent d'être ce qu'il est, d'agir comme il agit. Il vit leur attitude comme profondément injuste, puisqu'il est, en fait, leur victime. Sans pouvoir l'explici-

ter, car tout cela baigne dans un flou épais, il sent qu'il n'a pas eu ce dont il avait besoin. Il avait besoin d'une aide pour passer de l'égocentrisme à l'acceptation de sa vraie place. Il avait besoin qu'on lui apprenne l'art d'assumer la frustration. Il avait besoin d'être guidé par une main tendre et ferme tout à la fois, ne tolérant aucun dépassement de limites bien nettes, dans un climat de respect mutuel et d'amour. Il avait besoin de silence et de situations où sa créativité puisse se déployer, alors qu'il croulait sous les jouets et était abreuvé de spectacles télévisuels ne laissant aucune place à son imagination créatrice. Il avait besoin de parents se chargeant de son éducation, dans la proximité, alors que les siens ont adopté la solution de facilité qui consiste à abandonner cette tâche aux enseignants. Quand nos voisins français ont remplacé *instruction publique* par *éducation nationale*, n'ont-il pas adressé aux parents un message de déresponsabilisation ?

## Mammon idolâtré

En outre, matraqué par une publicité qui exploite son manque de défenses et dont le message est «exige ceci et tu seras heureux», l'enfant vit dans une société asservie à l'argent. Or le commercial tue le merveilleux, comme l'image imposée tue les harmoniques spontanées de l'écoute.

Il y a deux générations, Babar entraînait les enfants dans un monde fantasmatique, dans un univers imaginaire à la fois stimulant et réconfortant. L'hémisphère cérébral droit (chez les droitiers) était ainsi activé. Mais la ligne de parfums Babar, les chaussettes Babar, les T-shirts Babar arrachent le sympathique éléphant à son monde de rêve pour le placer dans la zone terre-à-terre du cerveau gauche. Fini, le merveilleux !

Le succès d'Harry Potter, sous forme de livres, s'explique peut-être par la compensation qu'il a apportée à cette terrible frustration. Hélas, Mammon n'a pas tardé à se précipiter sur ce sauveur. L'image imposée qui empêche de rêver - le film - et les innombrables objets et accessoires mis en vente assurent désormais la transposition du mythique dans le banal quotidien. Pauvre société que la nôtre ! Elle ne voit pas que le remplacement de l'enfant-merveille par l'enfant-soleil est une terrible stérilisation.

Il y a pourtant là un danger. Lorsqu'on ne peut pas être, on cherche à avoir. Le pédophile cherche l'enfance qu'il n'a pas eue. Ne pouvant la trouver au niveau de l'être, il veut la posséder. Il croit retrouver son jeune âge, il ne fait que dérober un enfant, le priver de son enfance, en causant des dégâts psychologiques bien difficiles à réparer. Lui aussi arrache le petit ou le jeune à sa vraie place. L'enfant est un sujet. Il en fait un objet.

La société fonctionnerait-elle sur le mode binaire, comme les tout jeunes enfants, dont l'intellect ne peut manier que des termes opposés, extrêmes et symétriques ? Toujours est-il que ses évolutions sont des mouvements de balancier qui passent d'un extrême à l'autre. L'enfant est passé du néant au centre, sans recevoir sa juste place, quelque part entre les deux. L'inconvénient de la situation est que des intérêts individuels se sont emparés de cette révolution copernicienne, de sorte que ce sont ceux qui ont le pouvoir - les puissances d'argent - qui confèrent à l'ambiance sociale ses traits les plus déterminants.

Celui qui dispose de beaucoup d'argent et tient à s'en procurer encore davantage a les moyens d'exercer une influence sur de très vastes populations. Concentré sur son propre intérêt, il ne se soucie pas des conséquences de ses choix pour l'ensemble de la société. Si vous disiez à ceux qui produisent les lampes Bécassine, émettent des dessins animés dès le matin ou organisent un défilé de mode pour enfants qu'ils pré-

parent à leur progéniture des lendemains qui déchantent, ils vous prendraient pour un fou, ou tout au moins pour un exagérateur. Chacun, individuellement, est sûr de son innocence. Mais ensemble, leurs choix déterminent un climat aux effets pervers. Les Etats-Unis sont riches en drames causés par l'avènement de l'enfant-soleil, lui-même créé parce que la population enfantine constitue un énorme marché.

## L'autre volet

Tout ce qui vient d'être dit n'est, bien sûr, qu'un volet du diptyque. Qu'on ait sorti l'enfant de l'ombre où le tenait la société d'autrefois pour s'intéresser à lui, l'étudier, l'écouter est une mutation positive d'une immense portée. Les psychologues scolaires auxquels peuvent s'adresser les enfants en difficulté ou le numéro de téléphone où les tout jeunes peuvent dire leur détresse de façon anonyme, en sachant qu'ils seront écoutés sans être jugés, représentent d'indéniables progrès. Toutes les avancées réalisées dans le domaine de la pédagogie, de l'éveil sensoriel, d'une meilleure compréhension de la manière dont un enfant ressent ce que disent et font les adultes, de même qu'un meilleur dépistage de troubles qui, autrefois, passaient longtemps inaperçus, sont des atouts de grande valeur pour les générations futures.

Les bienfaits imputables à la nouvelle place de l'enfant sont trop nombreux pour pouvoir être tous cités. Pensons à l'apparition des clowns dans les hôpitaux, à la redécouverte des conteurs, à l'introduction de l'entraînement à l'auto-hypnose pour calmer la douleur chez des enfants qu'aucune médication connue ne peut soulager, comme cela se pratique à l'Hôpital cantonal de Genève, à des spectacles gratuits, comme il s'en donne tout l'été au Signal de Bougy, aux remarquables livres adaptés au niveau de développement des jeunes lecteurs ou aux conseils de classe, qui, dans bien des écoles, apprennent aux enfants à écouter leurs camarades et à découvrir sur le vif l'art de la démocratie. Que de progrès aux conséquences encourageantes !

Il est tout aussi réconfortant de voir le très grand nombre de parents qui comprennent mieux ce dont leurs enfants ont besoin et qui s'appliquent à leur assurer une éducation digne de ce nom. Toutes ces évolutions sont un plus pour une société. Mais elles ne font pas partie de la face la plus voyante de la vie sociale.

Quel pourcentage de la réalité ces éléments positifs représentent-ils ? Offrent-ils un contrepoids suffisant aux effets pervers de la société visible ? Il est bien difficile de l'évaluer. Les pessimistes confondent la société avec sa face la plus voyante. Les optimistes pensent que les évolutions discrètes sont en fait les plus importantes, et que les familles où les enfants bénéficient d'une éducation saine, conduisant à une bonne maturité affective, sont bien plus nombreuses que ce qui apparaît au regard superficiel.

Programmé pour repérer ce qui ne va pas, afin d'apporter les correctifs nécessaires, le cerveau humain se concentre facilement sur le négatif, considérant ce qui va bien comme allant de soi. Entre pessimistes et optimistes, il est impossible de trancher. Mais du moins peut-on espérer. Et concrétiser cet espoir en agissant, chacun dans son petit cercle, pour favoriser les prises de conscience qui seules peuvent faire pièce aux tendances les plus nocives de la société d'aujourd'hui. Encourager l'égocentrisme est suicidaire. Est-ce parce que le seul vrai soleil est Dieu et qu'on l'a oublié qu'on a mis l'enfant à sa place ?

**Cl. P.**

---

[1] Voir à ce sujet la recension de *Mon enfant et la consommation,* p. 43 (n.d.l.r.).

# Les leçons d'illusion

**par Guy-Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg**

*Va savoir !* de Jacques Rivette
*Muholland Drive* de David Lynch
*Sauvage innocence* de Philippe Garrel

Le cinéma se place souvent sous le signe de la magie. Ce n'est pas par hasard que le grand Ingmar Bergman a appelé son autobiographie *Laterna magica*. Avoir dénommé «lanterne magique» l'ancêtre très lointain du cinéma, l'appareil de projection qui faisait vivre sur un écran des images inanimées, rend bien compte de l'attirance mystérieuse, entre charme et fascination, que le spectateur de films peut ressentir. Les cinéastes n'en finissent pas de jouer avec leurs spectateurs sur ce registre.

## L'enchantement du temps

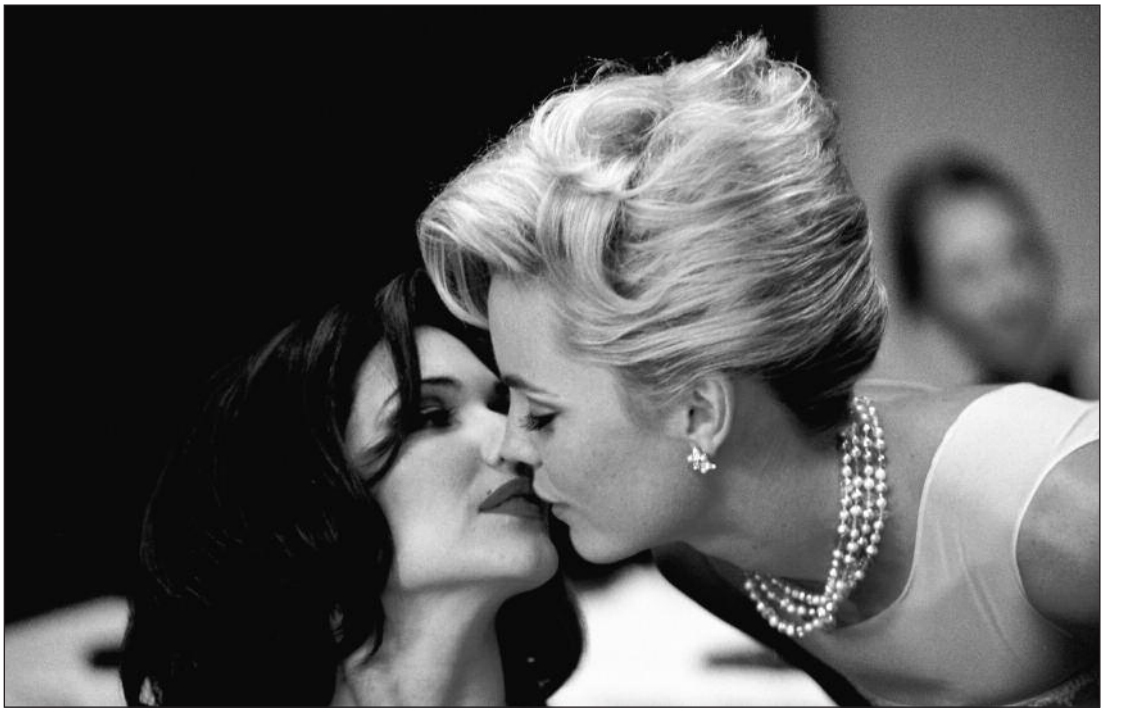
Auteur d'une œuvre multiple, Jacques Rivette est passé de la sophistication très cérébrale de ses premiers films, à la limpidité de son œuvre splendide sur Jeanne d'Arc. Plus récemment, il semble vouloir réconcilier les deux pentes de son cinéma en maîtrisant l'ambiguïté avec une feinte innocence. Ce côté insaisissable est déjà contenu dans le titre : *Va savoir !* Constat d'ignorance ou ironique ruse ?

Ce film, dont il est aussi difficile qu'au fond inutile de raconter l'intrigue, a pour protagoniste Camille, interprétée par l'inénarrable Jeanne Balibar. Déjà le prénom androgyne donne l'alerte et évoque le mystère de la féminité que Rivette avait abordé avec *Duelle*, en 1975. Camille est une comédienne de théâtre qui, devant nous, répète et joue le personnage sans nom de *Comme tu me veux* de Pirandello. On ne pouvait trouver meilleure référence pour cette inquiétude existentielle de l'identité, qui est la marque du XX^e^ siècle. Sur la scène, Camille arbore une perruque blonde, alors qu'elle est brune à la ville, comme on dit. Ainsi Rivette met-il en place décors, personnages et références implicites, pour nous entraîner dans un subtil et plutôt agréable maelström de situations et de sentiments.

Camille profite de ses journées pour retrouver son ancien amour, un intellectuel un peu lunaire, tandis que son compagnon actuel, un Italien qui est aussi son metteur en scène, part à la recherche d'un manuscrit perdu d'une pièce de Goldoni, hantant cette bibliothèque de l'Arsenal où flottent les fantômes de Nodier et de Mickiewicz.

Une autre piste s'ouvre à nous : la comédie italienne *dell'arte*, où l'on improvise sur un schéma, qui est aussi la manière que Rivette adopte pour ses tournages. Le divertissement du XVIII^e^ siècle est bien là aussi, avec ses fausses confidences, son jeu de rôles, si l'on ose dire, et ses interversions amoureuses.

Et puis, il y a les autres personnages, inquiétants ou prosaïques, sérieux ou débridés, et aussi une certaine bague, copiée, volée, perdue, retrouvée, qui est comme un



*«Mulholland Drive» : une complicité féminine qui se mue en amour.*

talisman et dont la devise donne peut-être la clef de tous ces mystères, à moins qu'elle ne serve qu'à mieux nous égarer : *tempus fugit, amor manet*. Si le temps incontestablement fuit, peut-on dire que l'amour reste, dans un film où justement les personnages sont à la poursuite de leurs passions d'antan ? A moins que Rivette ne nous dise que cet amour qui fuit, c'est la substance même de l'art théâtral et cinématographique, qui lui donne sa consistance, et en arrête la course, dans le plaisir que donne l'enchantement du spectacle.

## Hollywood en son mystère

Un homme qui parle des femmes, un mystère indéchiffrable, une interrogation sur la fascination du métier d'acteur, sur le mythe du cinéma, tout cela est contenu dans le dernier film de David Lynch, *Mulholland Drive*. Cette œuvre du réalisateur sage et génial d'*Elephant Man* (1980), et beaucoup plus violent et inquiétant de *Blue Velvet* (1986) et *Sailor and Lula* (1990), a plus d'une analogie avec le dernier film de Rivette, version Hollywood, où d'ailleurs Lynch habite non loin de l'avenue dont il a choisi le nom pour titre.

Peut-être vaut-il mieux le dire : le spectateur de *Mulholland Drive* en sort enchanté et ravi, avec l'impression de n'avoir rien compris au déroulement du film. A partir de là, il est tentant de vouloir rétablir une rationalité, et de distinguer des instants oniriques, rêves ou cauchemars, et des moments «vrais» qui en donneraient la transcription. Je crois, pour ma part, que, dans ces brillantes variations sur le rêve de Hollywood, rien n'est «vrai», parce que là aussi se joue l'essence du cinéma.

Il est impossible de raconter ce film, car ce serait déjà lui donner une cohérence.

Disons qu'il y a une brune, qui, échappant à un accident, peut-être un attentat, est devenue amnésique. Elle se donne le nom de Rita, en référence à Rita Hayworth, *La Dame de Shanghai* (1948), la star qui va servir d'archétype. Il y a ensuite une blonde, qui, elle, s'appelle Betty et ressemble furieusement à Grace Kelly dans un film d'Hitchcock, par exemple *Fenêtre sur cour* (1954). C'est dire qu'on se situe, en fait, dans le Hollywood triomphant des années cinquante, au moment où le mythe américain fonctionne à plein, avec ses Buick et son chewing-gum. Les deux femmes se font face, l'une à la chevelure de jais, habillée en couleurs violentes, rouge et orange ; l'autre, d'une timidité résolue, en teintes pastel, les cheveux blonds sagement coupés. Betty va aider Rita et partir avec elle à la recherche de son identité, dans ce qui est peut-être une exploration de la mémoire du cinéma américain.

S'entrecroisent alors des séquences à la fois étranges et réalistes, avec une mystérieuse mafia qui tente d'imposer sa volonté pour placer Betty comme vedette dans une célèbre série : un curieux récital d'une chanteuse qui s'effondre, tandis que sa voix en play back continue sur sa lancée ; des scènes récurrentes dans un snack bar qui peut servir de décor dans tous les films de série B. Et à l'intérieur de cela, une solidarité féminine, une complicité, une amitié qui se mue en amour explicite. Mais aussi une mystérieuse boîte bleue qui contient une clef minuscule, peut-être la clef des songes…

Sur fond de clichés de cinéma et de télévision, de films policiers, de mafia, d'horreur, d'érotisme, semblent se déchaîner les fantasmes d'Hollywood, la réussite avec ses nécessaires pressions et influences, mais selon la logique des rêves, incohérente pour la raison, mais dans la rigueur du langage de l'inconscient.

Tenant plus de la rêverie que du sommeil profond, le film de Lynch a l'air de se tenir dans l'entre-deux de la réalité de nos désirs se transformant en images, comme si le cinéma savait qu'il remplit ce rôle social de servir de miroir à nos illusions.

## Version française

Philippe Garrel, comme Rivette, oscille entre cérébralité du langage et clarté de l'expression cinématographique, et, comme Lynch, il parle de ce que signifie faire un film. Mais dans *Sauvage innocence*, un degré supplémentaire de profondeur nous est proposé de façon poignante, puisque le cinéaste va transposer sa propre histoire : sa compagne, Nico, est morte d'une overdose.

Garrel raconte l'histoire d'un jeune réalisateur qui décide de faire un film contre la drogue, en montrant comment une actrice est acculée à cette mort. Ne trouvant pas d'argent, et par un retournement absurde qui a pour but, sans doute, de dénoncer la perversité de l'engrenage, il se fait convoyeur occasionnel de drogue. La jeune actrice qu'il a engagée se laisse prendre, car «tous les grands artistes se droguent», et meurt pendant le tournage.

Réduite à sa trame, l'intrigue peut sembler malhabile, mais Garrel maîtrise parfaitement les trois niveaux qu'il explore : la profondeur de sa propre blessure, implicite et bien présente ; celui du film dans le film ; et celui de la réalité qui est représentée dans ce film que nous voyons. Le passage incessant de ces plans des uns aux autres est rendu dramatique par l'innocence des personnages, happée par la caméra sur les beaux visages lisses de ses protagonistes, Julie Faure et Mhedi Belhaj Kacem. La photographie de Raoul Coutard, qui oscille entre le noir et le blanc, fondus en des gris veloutés, en dévoile la mélancolie essentielle. Le cinéma, version française, donne ici la leçon des illusions perdues.

**G.-Th. B.**

# Alberto Giacometti : œuvres de la maturité

**par Geneviève NEVEJAN, Paris**

La Fondation de l'Hermitage célèbre le centenaire de la naissance d'Alberto Giacometti en présentant, pour la première fois hors d'Angleterre, la collection de Robert et Lisa Sainsbury. Une cinquantaine de peintures et de dessins d'Alberto Giacometti, pour certains inédits, est associée à cette collection prestigieuse qui permettra de rendre compte de l'œuvre ultime de l'artiste.[1]

Lisa Sainsbury connaissait remarquablement Paris pour y avoir vécu toute son enfance. Bien après son installation à Londres, elle continua, accompagnée de son mari, de fréquenter la capitale et notamment les galeries parisiennes. En 1938, elle rencontre Pierre Loeb dont la galerie Pierre, rue des Beaux-Arts, était un des hauts lieux du surréalisme. Ce n'est qu'au lendemain de la guerre que les choix des collectionneurs se porteront sur l'œuvre d'Alberto Giacometti, avec lequel Pierre Loeb avait signé un contrat dès 1929 : ils acquièrent en 1948 leurs premières œuvres de l'artiste, un dessin et une peinture intitulée *Diego assis*.

Dès lors naît entre Robert Sainsbury et Giacometti une «amitié intime d'un genre très original», ainsi que la définissait le collectionneur. Cela tenait notamment au français rudimentaire de Robert Sainsbury, qui comparait ses échanges avec le sculpteur à des dialogues entre sourds-muets. Plusieurs portraits de Robert Sainsbury et de ses enfants témoignent de ces relations complices et amicales qui devaient perdurer jusqu'à la mort du sculpteur. Ses liens en feront les témoins des exigences de l'artiste. La genèse de la série dédiée en 1955 à Elizabeth, la fille du collectionneur, est significative de l'inachèvement définitif dans lequel l'artiste souhaitait laisser ses œuvres. Ce dernier expliquait à Lisa Sainsbury à propos de *Elizabeth en buste 1 :* «Il m'est absolument impossible de le donner maintenant… Comme vous voyez, tous ces dessins sont ratés et les autres que j'ai faits aussi.»

La sensibilité de Robert Sainsbury à l'œuvre sculptée de Giacometti naît plus tardivement, en 1959, lorsqu'il découvre la *Femme debout,* dont le bronze fut exécuté à la demande du collectionneur. A cette sculpture succède l'acquisition de nombre de gravures qui enrichissent un ensemble représentatif de l'œuvre de la maturité de Giacometti.

## Minceur et fragilité

Dès 1937, Giacometti amorce un retour à la figuration, qui annonce son travail futur, et exécute des œuvres dans lesquelles le style de sa maturité se révèle. A une époque où s'épanouit l'abstraction, l'artiste se soumet au dessin, à la vérité du sujet. Il en revient comme à ses débuts à la représentation de ses proches, son frère Diego, dont les premiers portraits dataient de 1914. A ces sujets

restreints, s'ajoute celui de son épouse Annette Arm, rencontrée en 1942, qui deviendra le modèle féminin presque exclusif de ses «femmes debout» dont les *Femmes de Venise* sont un peu les archétypes.

A cette réapparition du modèle correspond une étrange réduction du format, comme si le retour à la réalité impliquait un degré zéro de la sculpture. En 1941, Giacometti détruit nombre de ses œuvres ou les réduit de plus en plus. «En 1940, dit-il, à ma grande stupeur, mes statues ont commencé à diminuer.»

Aux yeux du sculpteur, cet amenuisement des figures était intrinsèquement lié à la quête de la ressemblance. Plus elles étaient minces, plus elles lui semblaient vraies. Giacometti en revenait certes à la réalité, mais par des voies radicalement nouvelles, précisément par cette remise en cause de la monumentalité, de l'idée de masse et de volume qui étaient quelques-unes des données fondamentales de la sculpture.

*«Buste d'homme» (1961) ayant pour modèle Diego Giacometti, frère de l'artiste.*

Dans *La Cage* (1950), la miniaturisation des figures est soulignée par la taille exagérée du support qui, de manière expressive et symbolique, affecte la forme annoncée par le titre. A cette date, Giacometti se plaît à mettre le sujet en situation spatiale. Celle-ci est d'autant plus significative que *La Cage* est une des rares œuvres à confronter un homme et une femme.

Tout accuse la distance qui sépare ce couple, pourtant emprisonné dans un même espace clos : leur immobilité, l'absence de rapport de proportions et de lien psychologique par le regard. Giacometti nous introduit à une vision de la femme inaccessible, qu'accompagne l'idée d'une solitude irrémédiable.

La mise en situation prend dès lors un sens existentiel et métaphysique, qui suscitera l'intérêt de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir, à laquelle le sculpteur consacrera en 1946 un portrait. En 1948, dans *La recherche de l'absolu*, Sartre s'attachera à cette notion de distance que Giacometti a sans doute été le premier à traduire en des termes aussi sensibles : il soulignera, dans un des plus beaux textes consacrés à l'artiste, que, même proches, ses figures continuent de paraître lointaines, ce qui rejoignait l'une des préoccupations essentielles de l'existentialisme. Sartre avait clairement pressenti à quel point Giacometti exprimait sa vision de l'existence à travers

des thèmes systématiques et obsessionnels. Celui tout d'abord de la fragilité du corps et, au-delà, de la vie elle-même.

De manière caractéristique, c'est pendant la guerre que les sculptures de Giacometti se réduisent, puis s'allongent. Un amincissement qui était une manière de figurer la fragilité des êtres. Giacometti a toujours été proche des écrivains, notamment de Michel Leiris, cela en raison de leur communauté de pensée. On retrouve chez l'écrivain surréaliste cette même menace de l'agression, de l'effritement.

## La mort

Cette vulnérabilité du corps est aussi explicitée chez Giacometti par la facture de ses œuvres plus tardives. Plus lisses, ses figures eussent parues infiniment plus compactes, alors, qu'à l'inverse, Giacometti s'attache à l'esthétique du fragment. Le traitement hérissé de la matière suggère le transitoire et la fragilité, que renforce l'aplatissement qu'il fait subir à la figure. Les portraits de son frère Diego se parent d'une dimension dramatique à la fois par une matière très brutalement sollicitée et par l'insistance portée à l'intensité du regard.

Durant les quelques années qui précèdent sa disparition, Giacometti limite ses sujets aux portraits en buste. De ses modèles, il ne retient plus que le visage et particulièrement l'extrême fixité des regards, comme perdus dans un au-delà plein d'effroi.

En fait, en 1923 déjà, *Le Crâne* renvoie à l'un des thèmes centraux qui sous-tend symboliquement l'œuvre de Giacometti, même s'il hante plus explicitement les dernières œuvres de l'artiste. Au-delà des rides à l'infini qui habitent, dans ses dessins, les visages de Diego ou d'Annette, affleure l'ossature, le crâne du modèle. «Et alors peu à peu voir un crâne devant moi ou une personne vivante, la différence devint minime (…) travaillant d'après le personnage vivant - avec de la frayeur - j'arrivais si j'insistais un peu, à voir à peu près le crâne.»

Le buste de Diego intitulé *Buste Chiavenna II* (1964) renvoie à l'image de la croix et à celle de la solitude stoïque d'un homme, où il est permit de voir l'artiste lui-même se sachant condamné. A l'évidence, l'artiste se projette dans son modèle, Diego, ce frère, véritable double de lui-même. L'imminence de la mort se traduit, ici, par la composition cruciforme autant que par le regard pétrifié. «C'est la tête qui est l'essentiel. La tête, cette négation, par les yeux, de la boîte vide qu'est en puissance le crâne.»

Si Giacometti a voulu traduire dans les portraits d'Elie Lotar le drame de son modèle rongé par l'alcool, il n'en exprime pas moins sa propre décrépitude. Il consacra à ce photographe roumain rencontré à Montparnasse trois bustes, au fil desquels le corps se désagrège. La dernière version (*Elie Lotar III*, 1965) révèle un corps décharné. L'épaule droite est suggérée, les cheveux sont absents et l'oreille gauche manque. La matière, de plus en plus accidentée, se défait. Seul le regard incroyablement fixe, comme confronté à la mort effrayante et inéluctable, donne vie à la matière devenue informe.

Lorsque Alberto mourut, Diego rentra à Paris afin de faire fondre cet ultime portrait. Il sauva le plâtre, enveloppé de bandelettes humides, d'un atelier sans chauffage qui menaçait de ruiner l'œuvre. Il figure aujourd'hui dans le petit cimetière de Borgonovo, sur la tombe du sculpteur.

**G. N.**

---

[1] Jusqu'au 12 mai, à la Fondation de l'Hermitage, rte du Signal 2, 1018 Lausanne (www.fondation-hermitage.ch).

# Le diamant français

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Les Français n'ont jamais réellement pardonné à Pascal d'exister. Au pays de Montaigne (et d'une certaine mollesse de vivre) et de Descartes (une certaine commodité de penser) il fait tache. C'est un volcan, ses mots sont de la lave. Le premier, il ose écrire dans le tremblement, mais aussi dans cette joie que semble ne pas avoir connue son frère protestant, Søren Kierkegaard, des mots qui sont des traits de feu qu'il porte cousus dans la doublure de son habit.

Un écrivain à ce niveau-là, c'est une catastrophe pour les Ecoles, les familles et l'Etat. Voire l'Eglise. Quant aux libres penseurs (les libertins de son temps), eux qui ne croient ni au péché originel ni au feu biblique, mais à une sexualité naturelle et au libre épanouissement de la personne humaine, il ne leur envoie pas dire que la liberté est l'ennemie de la pensée et que, de toute manière, la liberté est sa propre ennemie. Alors que reste-t-il sinon une corde pour se pendre ou faire le saut dans la foi ?

Ce ton est neuf dans l'histoire de la littérature ; ce ton qui ne respecte rien, ni les opinions les mieux assises, hormis Dieu. C'est l'esprit critique du mathématicien qui ne veut rien admettre tant qu'il n'a pas été convaincu par sa propre raison. A cet égard, *Les Provinciales* ne peuvent cesser d'intéresser, parce qu'elles mettent en lumière un fait incompréhensible qui est la responsabilité humaine, ou plutôt l'impossibilité dans laquelle on est de l'établir. Le procès des *Provinciales* n'est pas celui de la casuistique, mais de toute tentative morale qui prétend se fonder sur la liberté humaine. Le dialogue entre Pascal et ses adversaires est celui de la tragédie et des illusions. C'est également celui qui, à la même époque, opposa Corneille et Racine. Il n'a aucune chance de vieillir, car c'est sur cette imposture même que la société est fondée. Que cette illusion cesse de fonctionner et la société aussitôt s'écroule. Et Pascal est du parti de ceux qui, aux dires de ses adversaires (Voltaire, Valéry, etc.), ne veulent pas laisser dormir le monde. Ce chrétien a déclaré la guerre à la nature humaine.

## Utopique liberté

Pascal s'applique à démontrer que la doctrine de la grâce divine est incompatible avec l'idée de responsabilité humaine. Ou l'homme est libre et il n'y a pas de grâce, ou il y a une grâce qui décide et l'homme ne mérite pas son sort, qu'il soit sauvé ou damné. Cette alternative est la pierre de touche de toute philosophie, qu'elle soit religieuse ou athée. Il vient toujours un moment où il faut choisir entre le donné et l'acquis, et plus nombreux seront toujours ceux qui préféreront la solution de l'acquis compréhensible à celle de l'incompréhensible donné. L'homme est-il responsable de lui-même, est-il pour une part dans ce qu'il est, dans ce qu'il pense, dans ce qu'il fait ? Toutes les morales, qu'elles soient casuistes ou non, se refusent à croire

que les qualités d'une personne sont purement données. La liberté humaine est le fondement nécessaire de toute idée de bien, de mal, de mérite et de droit.

Or l'auteur de la *Quatrième Provinciale* ne croit pas à la liberté de l'homme vis-à-vis de lui-même. Il croit que l'homme pense, pèche ou agit suivant la nature qu'il a reçue ou suivant la grâce si elle lui est donnée. Entre le donné de la grâce et celui de la nature, la liberté humaine est réduite à néant. Existerait-elle qu'elle serait toujours du donné.

Vivant sous le regard de Dieu et regardant la mort en face, on a traité Pascal de misanthrope, on lui a fait le reproche de ne pas aimer la vie, comme Rablais ou Montaigne, c'est-à-dire de ne pas s'accommoder de cette nature et de cette condition humaines telles que pour lui le péché les a faites, et donc de vouloir sortir de cette prison terrestre qu'un Montaigne avait su aménager et rendre habitable, moyennant la capacité de se divertir d'un rien et la sagesse un peu courte et un peu déprimée de se dire, comme l'Ecclésiaste, qu'il y a un temps pour jouir des plaisirs de la vie et un temps pour se préparer à la mort. Mais Pascal n'a pas de ces patiences-là. En homme de la Fronde, en homme à qui d'ailleurs le temps est compté, il lui faut d'abord régler quelques comptes.

Cette vision tragique et pascalienne s'articule autour de deux points : le christianisme est une rupture avec le monde, il est hétérogène au monde ; le christianisme est une confrontation entre une âme singulière et isolée et un dieu personnel et transcendant. Vision naturellement liée à un sentiment de déréliction et suscitant un colloque dramatique. Car l'amour de Dieu n'est pas naturel à l'homme. Comme le dit Pascal, ce qui fait que l'amour de Dieu est si rare chez les hommes, c'est que les hommes sont emportés par d'autres amours, ou que ceux-ci venant à manquer ils font de Dieu un ami ou un amant de substitution. Dans cette orientation, l'histoire et le monde n'existent pas. Ou ils n'existent qu'à titre d'obstacle opaque entre les âmes et Dieu, qui seuls existent. C'est pourquoi il faut lire Pascal dans la nuit, car il n'est pas question de dormir.

## Une nuit de feu

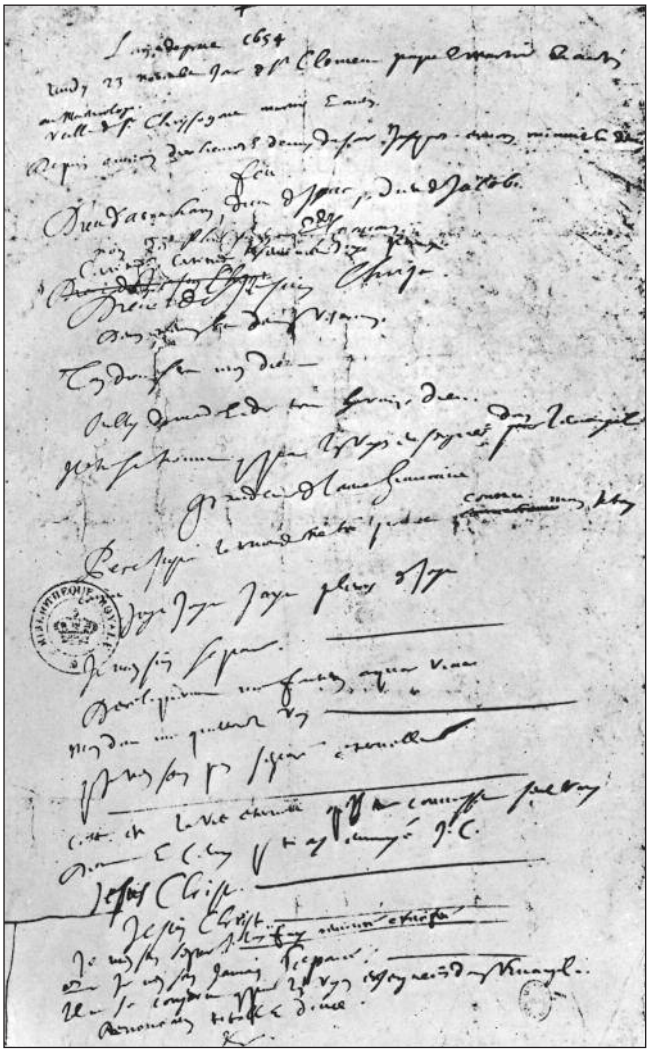
A Paris, le lundi 23 novembre 1654, jour anormalement doux et bleu, vers dix heures et demi du soir jusqu'à environ minuit et demi, un homme très philosophe et très savant est seul dans sa chambre. Il annote un gros livre, se penche sur lui à intervalles réguliers, une loupe à la main. Il écrit, par exemple : «Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix.» Ou encore : «Au lieu de vous plaindre que Dieu s'est caché, vous lui rendrez grâces qu'il s'est tant découvert.» Et ainsi de suite. Il lit encore une fois son passage favori, Exode 3-14. Il est question d'un buisson qui brûle sans se consumer et d'une voix qui émane de lui pour décliner enfin le vrai nom de Dieu. Oui, il n'y a pas de doute, c'est bien : «Je suis qui je suis.»

Blaise Pascal prend une feuille de parchemin, écrit la date et l'heure, et en capitales le mot : «FEU». Ensuite : «Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des Philosophes et des savants. Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.» Et puis encore : «Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais je t'ai connu…» Et enfin : «Joie. Joie. Joie, pleurs de joie.» Et aussi : «Eternellement en joie au ciel pour un jour d'exercice sur la terre.»

Il attend que l'encre sèche, puis il enlève sa veste, avec des ciseaux découpe soigneusement la doublure, introduit le parchemin plié en quatre dans le pli ainsi ménagé et à l'aide d'une aiguille et d'un fil recoud l'ensemble. Chaque fois qu'il changera de veste, il transférera le papier. Ainsi

pourra-t-il le toucher, mince épaisseur, en s'habillant et en se déshabillant, ou bien dans la journée de façon fortuite.

On ne découvrira ce document qu'après sa mort. Est-on là dans la théologie ? dans la philosophie ? dans la superstition ? Non, on est là dans le corps. Car Pascal veut la preuve et le signe. Il veut toucher du doigt, sentir dans ses habits et sur sa chair le signe de son élection et de sa certitude. Il n'a pas rêvé. La vie n'est pas un rêve, le rêve n'est pas une seconde vie. Pascal n'est ni un romantique ni un philosophe allemand. C'est un «génie français». Tout est bien réel. «J'ai versé telle goutte de sang pour toi.» Dieu est un corps qui sue, saigne, souffre, pourrit. Jésus-Christ est l'autre Etre suprême. Tout est bien présent. Le moment où Pascal se trouve cette nuit-là n'a ni commencement ni fin, et la stupeur émerveillée, les pleurs de joie qui ruissellent, la lumière brûlante qui l'envahit sont le résultat du travail le plus rigoureux, le plus démonstratif, le plus rationnel, le plus raisonnant. Ce sont tous les rouages et tous les ressorts de cette machine qu'est son être qui se mettent en branle pour le conduire à cette certitude surrationnelle. Ce superbe adversaire de la raison détruit sa superbe ennemie avec toutes les armes qu'elle met à sa disposition. Il n'en oublie aucune.



*Mémorial de Pascal trouvé dans son vêtement après sa mort (autographe).*

Ce philosophe est un anti-philosophe puisqu'en vérité, et Pascal nous le démontre peut-être pour la première fois, le christianisme est une anti-religion. C'est donc le dieu des philosophes qu'il faut abattre. Rien d'autre : «*Crucifixus est Dei filius*, écrivait déjà Tertullien. *Non pudet, quia pudendum est. Et mortuus Dei filius ; prorsus credibile est, quia ineptum est. Et spultus resurrexit ; certum est, qui impossibile est.*» Et Pascal commente : «Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance vu qu'ils professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent en l'exposant au monde que c'est une ineptie, *stultitia*, et vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ?» C'est quand la raison dit : c'est honteux, quand elle affirme : c'est insensé,

quand elle se scandalise et déchire ses habits en criant au blasphème qu'éclate la vérité ; et là où elle signale une parfaite impossibilité, là, et là seulement, se trouve l'entière certitude.

On s'est trop habitué à Pascal, comme au christianisme du reste : ils ne choquent plus. On leur a ôté leur venin. Mais presque toutes les vérités qu'avait découvertes Pascal après qu'il dût en appeler du tribunal du monde et de Rome à celui du Seigneur, et qu'à ce tribunal il eût appris que l'homme ne doit pas dormir jusqu'à la fin du monde, toutes ces vérités sont nuisibles, dangereuses, exceptionnellement effrayantes et destructrices. C'est pour cela que Port Royal les a sévèrement censurées, car aucune société ne peut les supporter.

## La foi, un pari

Pascal en philosophie est un parfait athée. Mais à qui voulez-vous vendre ces vérités dangereuses ? qui pourra manier cette dynamite ? Eh bien, le premier venu que cela intéresse passionnément. D'où *Les Pensées*. Il n'y a pas de brûlot, de tract plus sublime que *Les Pensées*, à partir du moment où l'on se rend compte que sa bouteille à la mer est une bouée de sauvetage pour tous les hommes de tous les temps et plus particulièrement pour les rares qui ne dorment pas, c'est-à-dire qui s'apprêtent à jouer leur vie à la roulette russe. Le pari de Pascal contre la roulette russe. Pascal comme interlocuteur des candidats au suicide de Dostoïevski.

On a médit du pari. C'est son discours de la méthode à lui, je le tiens pour ma part pour le joyau des *Pensées*. La foi est-elle autre chose qu'un pari ? Le Christ, le premier, ne nous presse-t-il pas de parier quand il dit que nous sera rendu au centuple ce à quoi nous aurons renoncé ici-bas. On ne peut gagner sur les deux tableaux.

De ce diamant qu'est Pascal, de ce «génie français», comme le surnomme Jacques Attali dans son ouvrage,[1] je n'ai fait ici que mettre en lumière quelques facettes. Le livre d'Attali nous les fait toutes miroiter les unes après les autres. En homme de son temps, Attali se livre même à une psychanalyse assez sommaire, comme toute psychanalyse d'ailleurs, des rapports de Blaise et de sa sœur Jacqueline. Mais à quoi bon ? Cela éclaire-t-il mieux son génie ? Un tel génie n'a pas de biographie. Il tombe du ciel comme un aérolithe. La biographie ce n'est que de l'anecdote, comme l'Histoire tout court, selon le mot définitif de Malebranche. Autant expliquer Pascal en disant qu'il est Auvergnat, du pays des volcans, comme le fait Alexandre Vialatte. Explication pour explication, je préfère celle-ci.

Et je ne comprends pas non plus ce que veut dire Attali quand il écrit que Pascal a fait «de la précarité de notre condition la clé du comportement des foules, et qu'il a prévu que la peur de la mort entraînerait les hommes à fuir dans la distraction et l'indifférence».

J'ai l'impression que Jacques Attali est passé dans son livre très souvent à côté du noyau. Il n'a vu que l'écorce. Mais peut-être n'a-t-il pas la tête métaphysique. Ceci expliquerait cela. Pour Pascal, ce n'est pas l'histoire qui existe, c'est Dieu. Et la notion de foule même lui est totalement étrangère, comme aux hommes de son siècle. Pour lui rien ne s'explique sans le péché originel.

Pascal est ce cri dans le noir de la vie intérieure. Il crie au milieu de notre détresse commune, et ce cri qu'il profère correspond à notre absurde et pathétique durée sur la terre. Un jour d'exercice pour un infini à gagner.

**G. J.**

---

[1] *Blaise Pascal ou le génie français,* Fayard, Paris 2001, 530 p.

# Evangile selon Judas

## Une fresque étonnante de Maurice Chappaz

par André DURUSSEL,* Hermenches

Il y a une année déjà, quelques amis et connaissances proches de Maurice Chappaz recevaient de sa main une petite lettre collective, datée du 12 janvier 2001 au Châble (VS), et ainsi formulée :

> «Il pleuvine, il neigeote et les brouillards qui s'étirent, se déchirent sur les forêts, enveloppent les toits. Pas tout à fait la Dranse qui huche dans le grand gris sauvage des rives, éclaircissant par instants les prés où je me promène. J'aime ce temps. L'écriture songe à moi. J'écris quand je regagne mes chambres à l'Abbaye. Un «Adieu», un «Valais-Tibet» a paru. Que les proches auxquels je n'ai pu le faire parvenir me pardonnent. Je tâtonne dans les échanges… et je tente de réussir un dernier livre ! Mes pensées se multiplient, s'émiettent. Tout devient comme ces jours : une architecture de buée. Derrière un verger griffé d'ombres, le clocher si haut se perd ou s'affirme comme un Seurat.
> L'âge aussi est un peintre.»

Or, ce peintre des mots, qui vient de fêter le 21 décembre écoulé son huitante-cinquième anniversaire, nous offre aujourd'hui ce «dernier livre» et je crois pour ma part qu'il est pleinement réussi, dans la mesure où il dresse effectivement une sorte de synthèse magistrale de toute l'œuvre antérieure.[1] Le terme de *récit* qui figure sous le titre de cet ouvrage me paraît dès lors bien trop faible pour tenter de caractériser ces pages bruissantes et foisonnantes où se mêlent et s'imbriquent étroitement (comme toujours chez Chappaz) des visions fulgurantes, des accents poétiques d'une beauté à vous couper le souffle, des élans mystiques d'une simplicité bouleversante, voire des déclarations prophétiques fracassantes, le tout servi par une langue drue et magnifique, jamais facile, osant être elle-même, inventant ses propres mots et ses expressions, naviguant en terrain connu dans les Evangiles synoptiques et les Actes des Apôtres avec une contemporanéité extraordinaire.

On a là, me semble-t-il, un prodigieux exemple pratique de ce qu'Henri Meschonnic définissait récemment sous le terme de «pensée poétique» : «Si l'on ne sépare pas forme de langage et forme de vie, la pensée poétique est une pensée éthique, éthique au sens où seule la poétique du poème peut faire cette éthique, et sa politique. J'appelle pensée poétique ce qui transforme la poésie par un sujet et un sujet par la poésie. Parce que sans un

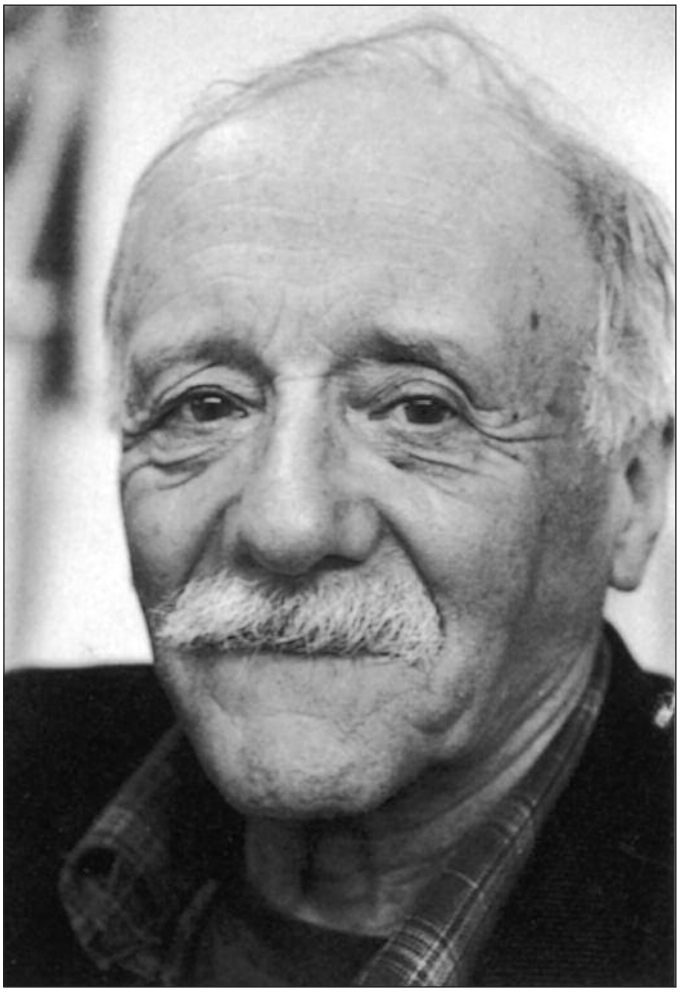
---

* André Durussel a créé et dirigé *Espaces, Revue des Arts et des Lettres,* de 1975 à décembre 2000, date du dernier numéro. On peut retrouver les articles parus dans cette revue sur le site Internet www.cultureactif.ch consacré à la littérature suisse et soutenu par Pro Helvetia.

sujet, mais ce sujet spécifique, il n'y a que l'imitation de la poésie.»[2]

Le sujet, rappelons-le, c'est la vie d'une communauté de disciples autour de leur Maître et au sein de laquelle la figure de Judas, d'emblée un peu marginalisée, prend une densité de plus en plus grande, toujours très proche et solidaire du narrateur lui-même, comme si Maurice Chappaz avait voulu poursuivre là et achever ainsi cette sorte «d'autobiographie abrégée» de 1977, intitulée *L'Apprentissage*, en devenant le contemporain d'un apôtre mal-aimé, partageant ses espoirs, ses visions et ses ruses, sa tendresse et ses échecs.

Car le Judas de Maurice Chappaz, auquel les disciples avaient confié la bourse (et l'on connaît ici toute la relation similaire serrée que le père de Chappaz, puis le jeune Maurice lui-même, ont toujours entretenu avec l'argent) va précisément et paradoxalement se révéler un grand ami des bêtes, celui qui a l'instinct pour deviner leurs maux :



*Maurice Chappaz.*

> «Les brebis, les chèvres, les vaches têtes basses, qui ont des pattes qui saignent, les mufles infectés, les ventres qui gonflent, il avait «la manière», le pouce, la main, l'esprit pour les toucher, les pénétrer, indiquer herbes et breuvages. Et même sa présence influençait les bêtes comme s'il connaissait leurs vieilles ruminations et leurs songes…
> C'était le Jésus des bêtes, un mystique à l'état sauvage. Il annonçait le temps, le conjurait. Judas était bien vu, même par les oiseaux. Les mésanges, les merles noirs faisaient halte sur son chapeau» (p. 53).

Et nous voici désormais invités, au gré de dix chapitres ou étapes, à accompagner dans leurs voyages - dans ces paysages qui deviennent des espèces d'âmes -, à manifester et partager avec les disciples tout leur vécu et leurs doutes, un vécu où poésie et mystique, guérisons et miracles se succèdent en vue de rassembler et non pas de séparer. Le poète est-il d'abord témoin

de lui-même ou témoin du monde ? Dans un entretien datant de février 1998 avec le chanoine Guy Luisier, recteur du Collège de Saint-Maurice, l'auteur de l'*Evangile selon Judas* précisait déjà :

> «Un homme fait partie de tous les hommes et tous les hommes font partie de lui. Alors, s'il est sincère et véridique avec lui-même, il communiquera avec les autres. Tandis que s'il veut enseigner une vérité apprise, il ne communique pas… Ou s'il communique, c'est alors comme les politiciens.»[3]

Mais ce Judas de Maurice Chappaz, si magistralement évoqué jusqu'à sa mort par le narrateur, alimente aussi de longs et savoureux dialogues entre les disciples, qui ne cessent de repasser les événements vécus (pp. 148 à 153 par exemple) pour mieux les comprendre et leur donner ainsi une insertion définitive dans l'histoire. Et là encore, il faut le souligner, aucune hypertrophie du moi, si fréquente chez la plupart des personnages romanesques de la littérature contemporaine, ne vient rompre cette appartenance solidaire à un groupe, à une communauté. Judas lui-même, s'excluant, y reste viscéralement attaché comme une ombre. Cette attitude, que l'on peut aussi transcrire sur un plan autobiographique, me semble correspondre à la position de l'écrivain au soir de sa vie dans son pays (le Valais) et dans la grande lignée spirituelle, familiale et sociale d'où il est issu.

Le récit s'achève par une vision futuriste (et fulgurante) de l'Eglise dans une cinquantaine d'années. Elle n'est pas sans rappeler les grandes prophéties d'un Amos ou d'un Jérémie :

> «L'Eglise-monde trahit, s'étourdit et bavarde : on a basculé, à l'Office, aux cuisines d'un journal. Ne prononçons pas le mot esprit. Ils ont aussi tué la lettre puis ont été tués par elle. Il n'y a plus de langue» (p. 154).

Devant cette perte du sacré, le récit devient alors un plaidoyer en faveur de la Liturgie, ou des campagnes perdues chères au poète Gustave Roud. Et si l'auteur fait intervenir in extremis la personne du jeune apôtre Paul, arrivant tout droit de Damas sur son cheval, voici que les apôtres, réunis une dernière fois dans leur cabane de planches, «se dispersaient dans une petite poussière blanche» (p. 168).

C'est tout cela, l'évangile selon Chappaz. Un livre de vie à la fois unique et légion.

**A. D.**

---

[1] **Maurice Chappaz,** *Evangile selon Judas, Récit,* Gallimard, Paris 2001, 172 p.

[2] *Célébration de la poésie,* Verdier, Lagrasse 2001, p. 35.

[3] **Maurice Chappaz,** *Partir à vingt ans,* préface de Jean Starobinski, La Joie de lire, Genève 1998, coll. Qui suis-je ?, p. 59.

**Information à nos lecteurs et lectrices**

Les bureaux de l'administration et de la rédaction de **choisir** ainsi que le CEDOFOR seront fermés *à partir du jeudi 28 mars, à 17h.*

Réouverture des bureaux de la rédaction et de l'administration *le lundi 8 avril, à 8h30,* et du CEDOFOR, *le mardi 9 avril, à 9h.*

# Hypothèses délirantes et pernicieuses

**Michel Benoît**, *Dieu malgré lui* *

Ce livre se lit presque comme un roman, et même un roman policier ! Telle n'est cependant pas l'intention de son auteur. Michel Benoît, biologiste de formation, théologien diplômé des universités romaines, moine catholique durant vingt ans, a voulu mener «une enquête historique, criminelle et juridique, sur un meurtre survenu en Palestine au printemps de l'an 30» (p. 15). Il présente son travail comme une recherche scientifique, étayée par une bibliographie très fournie. Et c'est là, sans doute, que réside l'ambiguïté de la démarche de l'auteur, qui me paraît dangereuse en ce sens qu'elle peut facilement enfermer dans un piège redoutable le lecteur non averti.

En effet, Michel Benoît veut revisiter à nouveaux frais ce que l'on connaît sur Jésus de Nazareth. Ressentant depuis toujours une insatisfaction à propos de Jésus, il prétend avoir enfin découvert la solution à des «secrets, c'est-à-dire une tromperie, à l'échelle planétaire» (p. 246), sur lesquels s'est bâti le christianisme. En réalité, dit-il, «Jésus n'était pas Dieu… L'Eglise s'était fondée elle-même… Il n'avait institué ni sacerdoce ni sacrements. La messe… n'avait été qu'un repas d'adieu» (id.).

Pour parvenir à de telles conclusions, l'auteur, qui se réclame toujours d'une étude rigoureuse des documents à sa disposition, n'hésite pas à manipuler les textes évangéliques. Ainsi, alors que pour les Evangiles synoptiques Jésus est parti au désert *après* son baptême par Jean, M. Benoît tient pour certain que Jésus est allé *d'abord* au désert. Pourquoi ? Parce que c'est là qu'il a connu une «illumination» et qu'il a rencontré les Esséniens, lesquels ont tenu une très grande place dans sa vie et même dans sa mort.

Autre exemple : Jésus était l'aîné d'une famille nombreuse. Ses parents ont fait pour lui, tout comme pour le cadet, Jacques, «le frère du Seigneur», le vœu de *nazirat*, «ce que confirme le fait qu'il ne boit pas de vin, à l'encontre de ses disciples» (p. 35). On ne sait où l'auteur va chercher une telle confirmation !

## Pierre, un terroriste

Le fil rouge du livre est l'affirmation, sans cesse reprise, que les apôtres ont été en réalité des assoiffés de pouvoir. A un moment donné, ils ont voulu prendre ce pouvoir, «prendre la place du Maître» (p. 108), ce qu'ils finiront par faire après la mort de Jésus. Alors, ils deviendront les chefs d'une nouvelle religion qu'ils pourront imposer au monde entier !

Simon Pierre est appelé une seule fois *bariônas* par Matthieu (16,17). Les exégètes comprennent qu'il était «fils de Jonas». M. Benoît comprend, lui, que ce mot signifie «brigand» en araméen. Il tire la conclusion que Pierre faisait partie d'une dissidence des Zélotes, les Sicaires, du nom de la courte épée que ces «terroristes» (sic) portaient toujours sur eux. Il

* Robert Laffont, Paris 2001.

devient très clair alors pour notre auteur que Pierre avait des pulsions meurtrières, qui s'exprimeront lors de l'arrestation de Jésus. Plus encore, Pierre et un mystérieux «13e disciple», l'auteur du IVe Evangile, ont fomenté un complot pour écarter momentanément Jésus, afin qu'ils puissent prendre le pouvoir à sa place. Judas, qui était en réalité le disciple préféré de Jésus, a été entraîné à son insu dans ce complot. Comme les choses ont mal tourné, que Jésus a été mis à mort, Judas devenait un témoin très gênant. Alors, Pierre l'a assassiné. Le disciple meurtrier poursuivra son œuvre violente en tuant par la suite Ananie et Saphire, selon ce que nous rapportent les Actes des Apôtres !

Passons sur les interprétations fantaisistes du miracle de Cana et de la multiplication des pains : ce n'est pas la première fois qu'un auteur s'exerce à leur trouver des explications «naturelles» ! Le repas de la dernière Cène a été en réalité un repas essénien.

L'interprétation du tombeau vide est plus délirante encore. Après la mort de Jésus, ses disciples, toujours en vue de prendre le pouvoir après le Maître, vont imaginer un stratagème pour faire croire à sa résurrection. Ils se sont acoquinés avec les Esséniens qui, de nuit, ont pris le cadavre de Jésus et sont allés l'enterrer dans un de leurs cimetières pour assurer au Maître une sépulture digne, parmi les «fils de la lumière». Mais la suite est encore plus intéressante ! Les Esséniens étaient toujours habillés en blanc. Deux d'entre eux sont restés près du tombeau. Et quand les femmes sont arrivées, elles les ont pris pour des anges ! Autrement dit, Jésus n'étant pas ressuscité, il ne peut décidément pas être Dieu ! La démonstration, pense M. Benoît, est irréfutable !

*La Compagnie du Caveau présente*

**L'ANNONCE FAITE À MARIE**

**Texte de Paul Claudel**

**Mise en scène :** Miguel Fernandez-V.

**du 26 février au 17 mars 2002**

du mardi au samedi 20h
dimanche 17h, relâche le lundi

Le Caveau, Théâtre des UCG
9, av. Sainte-Clotide, 1205 Genève
Réservation : ☎ 079 759 94 26

## Jésus, l'Eveillé

Alors, qui était Jésus ? M. Benoît a trouvé la solution ! Jésus, à cinq siècles de distance et dans une culture totalement différente, a vécu la même expérience que Bouddha. Dans le désert, il a connu l'Eveil ! L'auteur se livre alors à un parallèle entre le Christ et Bouddha, en s'appuyant sur des textes bouddhiques que, curieusement, il ne passe pas à la moulinette de sa critique.

Qu'il me soit permis de faire à mon tour une «hypothèse», peut-être moins hasardeuse que celles accumulées par Michel Benoît. Ici, en effet, l'auteur, cachant bien son jeu, montre tout de même le bout de l'oreille. Il ne dit jamais qu'il ne croit plus en Dieu, mais il avoue avoir été séduit par le bouddhisme, pour lequel, on le sait, il n'y a pas de Dieu. On peut dès lors penser que l'enquête soi-disant sérieuse de M. Benoît permet à ce dernier de se prouver à lui-même qu'il a raison de ne plus croire ni en l'existence de Dieu ni, conséquence logique, à la divinité de Jésus.

Ce livre, à première vue intéressant, se révèle en réalité pernicieux, en ce sens qu'il donne l'impression d'être scientifique alors qu'il conduit le lecteur dans un fatras de suppositions qui relève du genre roman policier. Un tel ouvrage ne construit rien, il ne sert qu'à semer le doute dans des esprits pas assez au courant des recherches sérieuses, sur un sujet qui mérite un autre respect.

**Jean Civelli**

Biographies

**LA VIE EST BELLE À EN CREVER**
**Biographie de Jacques Lebreton**
par Françoise Lemaire
*Le Sarment, Paris 2001, 312 p.*

«Les circonstances permettent parfois à la personnalité de trouver son itinéraire.» En effet, que serait Jacques Lebreton sans cet accident à la bataille d'El-Alamein, en Syrie, le 5 novembre 1942, alors qu'il se bat dans les rangs des Forces françaises libres ? Une grenade lui explose au visage, le privant de ses yeux et de ses mains.
La vie de Jacques Beaugé, l'enfant turbulent, ballotté d'école en école et devenu soldat parce qu'il faut bien faire quelque chose, va-t-elle s'arrêter là ? A vingt ans, il a la vie devant lui… et il va le prouver. Sur son lit d'hôpital, après une longue révolte, il rencontre Dieu, ni plus ni moins ! «J'ai la réponse à ma prière. Vivre, il faut vivre.» Commence alors un itinéraire qui le conduira, au travers de conférences dans le monde entier, à devenir messager de l'espérance.
Il veut vivre comme les autres, mais surtout pour les autres. Il se marie et fonde une famille. Puis il trouve du travail dans des associations au service des personnes handicapées : il y défendra toujours l'autonomie de la personne.
Poussé par le désir d'aider les opprimés, il adhère au Parti communiste, où il prend le nom de Jacques Lebreton. Sa proximité avec les plus pauvres et son activisme l'éloignent de l'Eglise pour un temps. Il y revient, grâce notamment à Marthe Robin.
Depuis, il ne cesse de témoigner de l'amour et de la miséricorde de Dieu. Jusque dans le diaconat permanent, qu'il reçoit le 23 mars 1974, convaincu que «quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné». Malgré les épreuves et sans cacher la difficulté qu'il y a à vivre en vérité. Mais «la vie vaut la peine d'être vécue» en dépit des infirmités ; jamais vaincues, mais dépassées, elles peuvent contribuer à la réussite d'une existence.
A temps et à contretemps, Jacques Lebreton dit un Dieu qu'il a «expérimenté» jusque dans ses nuits les plus profondes et la joie qu'il y a à le savoir présent. Car l'homme a vocation d'aimer et de servir, c'est sa conviction la plus intime.

Geneviève de Simone-Cornet

**VOYAGES À TRAVERS LA SOUFFRANCE**
**Autobiographie d'un archevêque-chirurgien pendant la grande persécution soviétique**
par Luc de Simféropol
*Cerf, Paris 2001, 112 p.*

Une excellente introduction nous décrit le calvaire de l'Eglise orthodoxe sous le régime soviétique pendant la période de 1920 à la Seconde Guerre mondiale, celle, précisément, où Mgr Luc connut la terreur et les horreurs de la Guépéou. Ensuite, c'est le récit tout simple, comme au coin du feu, de ce fils de famille aristocratique (1877-1961), professeur renommé de chirurgie, ayant hésité à faire une carrière artistique et choisissant finalement celle de médecin de campagne tant est grand son amour des malades. A 42 ans, il perd sa femme, mère de quatre enfants, et demande à son infirmière du bloc opératoire, récemment devenue veuve et sans enfant, de bien vouloir s'occuper des siens âgés de six à douze ans. Tâche qu'elle accomplit avec amour et compétence sous le regard aimant de leur père. C'était en 1920, début de la tragédie russe.
Deux ans plus tard, médecin chef de l'hôpital de Tachkent, il est ordonné prêtre, puis évêque, tout en continuant, parfois, l'exercice de sa profession, quand il n'est pas sous les verrous, la torture, les camps d'horreur, à travers l'immense Russie. Le récit s'achève avec son retour à Moscou, à l'issue de son dernier exil en 1943.
Autobiographie sobre, qu'on ne peut écouter sans percevoir la tendresse de Celui qui l'accompagne à tout instant et dans les pires situations.
En 1946, Mgr Luc sera nommé archevêque de Crimée et de Simféropol, où il sera inhumé. Il a été canonisé par l'épiscopat de l'Eglise orthodoxe, en août 2000.

Jean Nicod

Théologie spirituelle

**LA RÉSURRECTION DES MORTS**
**Et si c'était vrai ?**
par Jean Civelli
*Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 224 p.*

Les personnes qui ont aimé le premier livre de l'abbé Jean Civelli (*Sa tendresse est inépuisable*, Saint-Augustin, 1995) trouveront dans celui-ci la poursuite du même chant de foi, dont la dominante est l'amour révélé en Jésus-Christ.
Dans les trois premiers chapitres, l'auteur situe l'homme, à la fois corps et esprit (contre tout dualisme), dans le cosmos. L'humanité est appelée par et à l'Amour, qui est la «partition donnée par Dieu», partition que le péché a déchirée. Mais Dieu est bien décidé à entendre jouer sa partition ! Il va rejoindre l'humanité blessée, afin de la conduire à lui.
En cinq beaux chapitres (6 à 10), l'auteur contemple le Christ, depuis son incarnation jusqu'à sa résurrection, en passant par sa mort sur la croix. Au passage, il propose de considérer la mort comme le «deuxième acte de notre naissance», une sortie de la «matrice trop étroite du temps et de l'espace».
A partir du Christ ressuscité, notre destinée s'éclaire (ch. 11 à 13) : résurrection, au-delà, «espérance plus forte que l'enfer». Dans les trois derniers chapitres, l'auteur noue la gerbe en revenant à l'aujourd'hui du baptême et de l'eucharistie, par lesquels la gloire du Christ nous est progressivement communiquée, dans l'attente du jour où «Dieu sera tout en tout».
La théologie est classique, traditionnelle au bon sens du mot, rendue chaleureuse par le souffle spirituel qui habite l'auteur. Il sait communiquer sa flamme dans un langage simple, limpide et imagé, sur un ton fraternel.

Michel Salamolard

**LES PARADOXES DE LA CROIX**
**Entretiens avec Gabriella Caramore**
par Enzo Bianchi
*Médiaspaul, Paris 2001, 112 p.*

Au premier abord, un livre comme il en pullule tant : une journaliste interroge une personnalité, recopie la conversation et voilà un ouvrage facile, qui n'a pas exigé beaucoup de travail et qui fait les affaires d'un éditeur. Celui-ci mérite tout de même attention à cause de la personnalité d'Enzo Bianchi, le fondateur de la communauté monastique de Bose (Italie), et des sujets abordés, le mal, le pardon, la folie du christianisme, le mépris du monde et du corps prêché au nom du Christ.
Les réponses d'Enzo Bianchi libèrent. Lorsqu'il parle du mal, sa théologie est de la même veine que celle de Maurice Zundel. Pour lui, Dieu n'est pas impassible, il souffre de la souffrance des hommes. Face au mal, la seule chose que peut faire le chrétien, c'est de lui donner le nom de croix, tout en se souvenant qu'elle conduit à la résurrection. Quant au pardon, il n'est pas l'oubli du tort subi ; il consiste à ne pas finir par haïr quelqu'un en lui donnant le nom d'ennemi.
Le mépris du corps et de la création, largement professé par de nombreux chrétiens, n'est qu'un héritage païen repris avec trop de complaisance par le monachisme. La folie du message chrétien est incarnée par les «fous de Dieu», mieux acceptés en Orient que dans l'Occident rationaliste.
Enzo Bianchi connaît bien les Pères de l'Eglise et la spiritualité orientale, ce qui lui permet de situer sa réflexion dans une tradition chrétienne plus large que celle à laquelle nous sommes habitués.

Pierre Emonet

Chemins de guérison

**LA TENDRESSE POUR TOUT BAGAGE**
par Denis Ledogar
*Presses de la Renaissance, Paris 2000, 217 p.*

Rencontrer les malades, partager la souffrance des familles, entrer en communion avec les personnes meurtries par un décès, apporter une certaine joie de vivre auprès des médecins, infirmières et infirmiers... tout cela, le Père Denis le vit au quotidien avec un don particulier de communication. Prêtre

d'environ 50 ans, infirmier anesthésiste de formation, il exerce depuis 1988 son ministère d'aumônier à l'hôpital de Hautepierre, près de Strasbourg. Profondément humain, sensible, il rejoint chacun dans ses questionnements, ses doutes, ses espoirs et ses croyances. Il a une approche de la souffrance pleine de délicatesse et de tact.
Invité à donner des cours, il a écrit un *Guide d'aide aux malades* et *Face au sida*, *le courage d'espérer*. Elu «Homme de l'année 2000» par le Club de la presse de Strasbourg, Denis Ledogar, prêtre assomptionniste, a reçu en 1999 le Prix d'honneur de la Fondation Alsace.

Willy Vogelsanger

**GUÉRIR SES BLESSURES INTÉRIEURES**
**Porte de la liberté, de la paix et de la joie**
par Daniel Maurin
*Jouvence, Bernex 2001, 248 p.*

L'ouvrage de Daniel Maurin peut se concevoir comme un manuel permettant à tout un chacun d'entrer dans une démarche de compréhension de lui-même, comme être humain prenant en compte toutes les dimensions de la personne : le plan physique, psychique et spirituel.
Le lecteur est invité à s'examiner et se comprendre dans sa complexité, afin d'identifier et soigner ses inévitables blessures intérieures et d'entrer dans un chemin de guérison. Des aides spécifiques sont proposées, y compris l'appel au Thérapeute intérieur, si la personne le souhaite. Ce livre peut être utile à des thérapeutes confirmés qui voudraient intégrer à leur approche une démarche spirituelle.
Un bémol cependant, sur la possibilité d'utiliser les méthodes préconisées sur autrui, sans formation spécifique.

Myriam Rudaz

## Education

**MON ENFANT ET LA CONSOMMATION**
**Transmettre le sens des valeurs**
par René Blind et Michael Pool
*Jouvence, Bernex 2001, 96 p.*

Impossible d'éduquer nos enfants sans clarifier au préalable quelles valeurs nous désirons leur transmettre, puis sans appliquer nous-mêmes nos principes. L'exemple reste encore le meilleur outil éducatif. Ainsi nos propres comportements face à la consommation peuvent être, pour les enfants, riches en enseignements. En vrac, ils peuvent leur apprendre à distinguer entre besoins et désirs, à supporter la frustration, à donner au paraître une place mineure, à dépasser le conformisme ambiant, à défendre des valeurs de justice sociale, etc. Au fond, comme le disent les auteurs, éducateurs spécialisés impliqués dans la revue *Education,* à ne pas substituer l'*avoir* à l'*être*. Cela suppose des parents un investissement en temps, de la cohérence et de la fermeté.
Une fermeté qui a pour égal le ton très affirmatif des auteurs, frôlant par moment le militantisme et pouvant hérisser.
N'en restons pas là, car non seulement René Blind et Michael Pool posent de bonnes questions, mais, à travers des exemples concrets, ils apportent des réponses pratiques (quoique unilatérales et un peu courtes) dont chaque lecteur pourra tirer parti à sa façon.

Lucienne Bittar

## Figures de saints

**JEAN DE CRONSTADT**
**Médiateur entre Dieu et les hommes**
par Alla Selawry
*Sel de la Terre, Pully 2001, 310 p.*

Cet ouvrage nous met agréablement en lien avec cette figure de la Russie du XIX$^{e}$ siècle que l'auteur situe entre un Vincent de Paul et un abbé Pierre. Si les saints ont les défauts de leurs qualités, alors ce Jean-là confirme bien l'adage. Rien n'est caché au lecteur à la fois de l'exaltante sainteté de ce prêtre orthodoxe - et marié ! - et de son inclinaison vers un certain fondamentalisme, comme si sainteté rimait parfois avec extrême.
Au travers de six chapitres bien écrits, riches de citations,

à l'écriture onctueuse, cette hagiographie révèle le cœur d'un saint épris du Christ et qui rayonne autour de lui de ce fondement, en un témoignage à la fois mystique et diaconal. Son amour de la divine liturgie est complété par son action sociale auprès des orphelins, des ouvriers, des malades. Etoffé de passages de son journal intime, cette iconostase biographique se déroule au gré des anecdotes et des réflexions pastorales du père Jean. On y retrouve les accents folkloriques d'une vie d'un Padre Pio, aussi bien que les emportées théologiques d'un liturge, thaumaturge à ses heures.
C'est une véritable vignette qui s'ouvre sur l'orthodoxie russe d'avant le communisme et qui rayonne jusqu'à l'aujourd'hui de ce peuple russe canoniquement divisé entre patriarcat de Moscou et Eglise russe hors frontières. Or le paradoxe du saint a contribué à un acte de canonisation par ces deux Eglises... Pont entre les hommes de son époque, Jean de Cronstadt serait-il passerelle œcuménique ? Un récit indispensable pour les hagiographes initiés !

Thierry Schelling

**FRANÇOIS D'ASSISE**
**Les lieux et les textes**
par Francesco Gioia
*Cerf, Paris 2001, 180 p.*

Si vous aimez François d'Assise, Giotto et la douceur des paysages de l'Ombrie, ouvrez ce livre et laissez-vous charmer. Quelques conseils vous seront prodigués au début pour vous permettre la meilleure lecture possible.
La première partie vous invite à musarder sur les lieux où le saint vécut et qui sont encore remplis de son souvenir. La deuxième est constituée de passages choisis parmi les plus beaux textes des *Sources franciscaines*, les plus significatifs aussi. Le pauvre d'Assise, qui chantait en français dans les forêts la louange de Dieu, nous est restitué ici dans la simplicité et la grandeur qui furent siennes.

Marie-Luce Dayer

**PÉRIPLE DE SAINT COLOMBAN**
par Jean Markale
*Georg, Chêne-Bourg 2001, 252 p.*

D'une grande culture et d'une foi inébranlable, Colomban (543-615) et avec lui bien d'autres missionnaires d'Irlande (entre le VI^e^ et le XI^e^ siècle), «pèlerins pour l'amour de Dieu», tels qu'ils se nommaient, se lancèrent à la conquête spirituelle du continent. A l'inverse des grandes invasions venant de l'est, ils arrivèrent de l'ouest pour rechristianiser les Mérovingiens.
C'est ainsi que vers 580, Colomban, accompagné d'une douzaine de compagnons, quitta le monastère de Bangor, sur la côte est de l'Irlande, pour fonder les monastères d'Annegray, Luxeuil (anciens sanctuaires de la religion druidique), puis Bobbio, en Italie du Nord ; son disciple Gall fonda la célèbre abbaye qui porte son nom.
Jean Markale, spécialiste du monde celtique, situe avec beaucoup de compétence le contexte historique, social et religieux des VI^e^ et VII^e^ siècle, «melting-pot de croyances et de liturgies étranges venues d'ailleurs». L'organisation de l'Eglise était alors structurée selon des modèles hérités de Rome, ce qui n'était pas le cas du christianisme celtique, héritier du druidisme et du pélagianisme. De plus, la rigueur et l'ascétisme de ces moines celtiques contrastaient avec ce qui se passait dans le clergé séculier de l'époque.
Des apports de ce christianisme irlandais, on peut noter, entre autres, la pratique de la confession auriculaire, la notion de purgatoire, le rôle important de la prière individuelle. Son influence s'étendit jusque dans l'art (ornementations des chapiteaux et manuscrits). La règle de saint Colomban, la plus dure qui ait jamais existé, se fondit dans celle de saint Benoît vers 818.
C'est tout un pan de l'histoire profane et de celle de l'Eglise que l'auteur parvient à nous transmettre. On arrive à se passionner pour le monde celte, dont on apprend beaucoup à travers le périple d'un homme dont l'Eglise n'a jamais reconnu officiellement la sainteté.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Aagaard Anna Marie, Bouteneff Peter :** Beyond the East-West Divide. The World Council of Churches and the Orthodox Problem. *COE, Genève 2001, 118 p.*

**Annie de Jésus :** Charles de Foucauld sur les pas de Jésus de Nazareth. *Nouvelle Cité, Montrouge 2001, 150 p.*

**Audouard Yvan :** La pastorale des santons de Provence. *Cerf, Paris 2001, 32 p.*

**Bencheikh Ghaleb :** Alors, c'est quoi l'islam ? *Presses de la Renaissance, Paris 2001, 108 p.*

**Besson André :** Les rouliers de la Bérézina. *Mon Village, Vulliens 2001, 222 p*.

La Bible de Jérusalem. [36685]. *Fleurus, Paris 2001, 2 562 p.*

**Blaud Célestin :** La migration pour études. La question de retour et de non-retour des étudiants africains dans le pays d'origine après la formation. *L'Harmattan, Paris 2001, 258 p.*

**Blot Jean :** Moïse. Notre contemporain. *Albin Michel, Paris 2001, 262 p.*

**Déclais Jean :** Un récit musulman sur Isaïe. *Cerf, Paris 2001, 182 p.*

**Descouvement Pierre :** Le sourire de Jésus. *Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier 2001, 116 p.*

**Doolan Simon :** La redécouverte de l'icône. La vie et l'œuvre de Léonide Ouspensky. *Cerf, Paris 2001, 96 p.*

Ecriture 58. Ouvrage collectif [36716]. *Revue littéraire, Lausanne 2001, 238 p.*

**Fontaine Jacques :** Hergé chez les initiés. *Dervy, Paris 2001, 200 p.*

**Golowin Sergius :** Suisse pays de légendes. *Mondo, Vevey 2001, 108 p.*

**Grimm Robert :** Un temps pour mourir. Petit testament d'un homme qui sait ne pas savoir. *Labor et Fides, Genève 2001, 218 p.*

**Guérillot Claude :** La lumière incréée. Chercher Dieu aujourd'hui. *Dervy, Paris 2001, 288 p.*

L'islam est-il rebelle à la libre critique ? Ouvrage collectif [36679]. *Corlet-Panoramiques, Condé-sur-Noireau 2001, 224 p.*

**Langlois Georges, Villemure Gilles :** Histoire de la civilisation occidentale. *Chronique sociale, Lyon 2000, 338 p.*

**Léonard André-Mutien, Haas Henry :** L'Evêque et le Fou. *Sarment, Paris 2001, 292 p.*

**Maurin Daniel :** Sainte Hildegarde. La santé entre ciel et terre. *Jouvence, Bernex 2001, 126 p.*

Le Nouveau Testament. [36715]. *Gallimard, Paris 2001, 896 p.*

**O'Grady Ron :** The Hidden Shame of the Church. Sexual Abuse of Children and the Church. *COE, Genève 2001, 74 p.*

Le péché, c'est-à-dire ? Ouvrage collectif [36677]. *Vie chrétienne, Paris 2001, 58 p.*

**Pichaud Clément :** Vivre une relation d'aide. Manuel du bénévole. *Chronique sociale, Lyon 2001, 190 p.*

**Quenot Michel :** L'icône, fenêtre sur le royaume. *Cerf, Paris 2001, 202 p.*

Le religieux dans la commune. Régulations locales du pluralisme religieux en France. Ouvrage collectif [36662]. *Labor et Fides, Genève 2001, 374 p.*

**Rueff Dominique :** La DHEA en pratique. *Jouvence, Bernex 2001, 94 p.*

**Smedt Marc de :** Eloge du bon sens dans la quête du sens. *Albin Michel, Paris 2001, 170 p.*

**Smedt Marc de :** La légende de Talhuic. *Albin Michel, Paris 2001, 130 p.*

**Somé Sobonfu :** Vivre l'intimité. La sagesse d'Afrique au service de nos relations. *Jouvence, Bernex 2001, 142 p.*

**Tubau Sébastien :** Maîtriser son stress. *Jouvence, Bernex 2001, 92 p.*

**Vanier Jean :** La source des larmes. Une retraite d'alliance. *Parole et Silence, Paris 2001, 152 p.*

Ces hommes méprisés,
ces femmes humiliées,
ces enfants que tout rejette,
ces meurtris, ces torturés,
tous ces visages bafoués :
Seigneur Jésus,
c'est toi qui me regardes.

Oserons-nous reconnaître
celui qui fut transpercé ?

*Liturgie des Heures*